

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

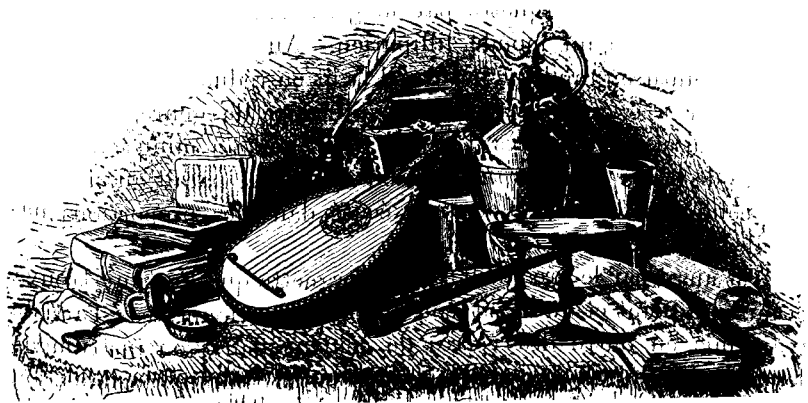
- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.





LE CONCERT DES ANGES

PAR THÉODORE MINTROP

UN phénomène curieux à constater, chez certaines catégories d'artistes, réside dans la mise au point visuelle sous laquelle il leur convient de travailler. Le plus grand nombre voient les choses nettement à l'œil nu et à la distance normale. Mais il en est qui ont besoin de recourir à la lorgnette, soit pour rapprocher, soit pour éloigner les objets ; les uns la tournent par le petit bout, d'autres par le gros bout ; il s'ensuit donc que ceux-là voient l'humanité grandie, exagérée, tandis que pour ceux-ci elle est rapetissée, réduite.

Lorsque Meissonier apprenait la grande peinture chez Léon Coignet, la mise au point sous laquelle son maître le plaçait lui faisait voir faux et il se trouvait incapable d'exécuter. Un jour d'essais plus malheureux que de coutume, l'auteur de *Tintoret* faisant le portrait de sa fille, dit à son élève : " Mon ami, abandonnez vos pinceaux et faites autre chose ; vous n'êtes pas né pour être peintre." Meissonier quitta l'atelier de Coignet ; seulement

il n'abandonna pas la peinture, loin de là, il s'y mit avec plus d'acharnement que jamais. Le jeune artiste essaya d'une autre mise au point ; il prit la lorgnette par le gros bout et se mit à peindre des bonshommes, un monde lilliputien. Au lieu de faire de la grande peinture grandeur nature, il la fit en réduction, concentrée. Meissonier a exécuté beaucoup de tableaux de genre, mais il a abordé aussi avec succès l'épopée. Ses soldats minuscules ont l'allure de héros et dans *Eylau*, son Napoléon paraît aussi grand que celui de Gros, au Louvre, exécuté dans les proportions naturelles.

C'est aussi par le gros bout de la lorgnette que Fortuny trouva sa mise au point et qu'il vit son peuple de marionnettes ; l'artiste avait mis en outre des verres de couleur dans son instrument devenu ainsi un kaléidoscope. Ce coloriste inimitable dans son genre, ce brillant harmoniste ne savait non plus exécuter grandeur nature ; comme Meissonier il trouva sa voie en faisant petit.

Le Hollandais Geselschap, lui, par une anomalie en sens opposé, commença d'abord avec le grandissement en regardant ses personnages par le petit bout de la lorgnette. Naturellement il voyait indécis et faux et l'on s'en aperçut à l'apparition de ses premiers tableaux, de proportions démesurées. Ce fut un haro général ; outre une recherche exagérée du fantastique, les figures affectaient une théâtralité de pose, une violence de geste qui gâtaient tout le mérite de la composition ; quant à la palette, elle venait brocher sur le tout par une crudité de couleurs, un hurlement de teintes agaçantes pour les yeux. L'artiste voyait faux ; le sens de la vision, ainsi dénaturé, avait fini par pervertir le cerveau. Toutefois, il ne resta pas longtemps dévoyé ; l'observation de la nature, telle qu'elle se présente en sa saine réalité, amena peu à peu un changement radical dans sa manière. Abandonnant les formules erronées du début, c'est dans les scènes de la vie domestique, simple et sans apprêt, qu'il puisa une notion plus exacte des choses. Les brouillards de son imagination se dissipèrent comme par enchantement, et en même temps qu'il obtenait une perception nette de ses personnages, que son jugement se rectifiait, il *sentait* ce qu'il interprétait et exécutait avec un pinceau qui ne le trahissait plus. Après avoir étudié la grande peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Dusseldorf et échoué dans ses premiers essais, l'artiste se mit à faire de petites toiles pétillantes d'esprit, de tournure élégante et d'un dessin

correct, où se révèle une science toute spéciale dans les effets de lumière. Au milieu de l'atmosphère académique allemande, un peu empesée, son cerveau était resté imprégné des images d'œuvres moins prétentieuses, mais vives et alertes des Terburg, des Van Ostade, des Brauwer, ses compatriotes. A l'imitation de ces maîtres, il s'essaya à la peinture de genre en s'inspirant des scènes de la vie domestique ; prenant sa lorgnette par l'autre bout, il fit de la peinture flamande avec des bonshommes allemands. L'artiste avait, lui aussi, trouvé sa vraie voie et, dans cette nouvelle phase de son talent, composa des œuvres fort estimées qui lui ont acquis une place honorable à côté des maîtres hollandais et flamands dont il a imité la manière.

Mais, pourquoi ce préambule et cette tirade sur *Geselschap*, à propos de Mintrop ? Tout simplement parce que, sans le premier, le second serait resté ignoré et je n'aurais pas aujourd'hui l'aimable honneur d'en parler aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE.

Alors que le peintre hollandais quittait les bords de l'Amstel, les plaines profondes et plantureuses de son pays pour venir suivre les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Dusseldorf, un jeune paysan de même âge, né comme lui en 1814, faisait l'admiration des naïfs campagnards de Heithausen, petite localité de la Bavière, en dessinant des sujets de la vie pastorale, les scènes champêtres, les traits de mœurs de la vie des champs qu'il avait sous les yeux. Ce paysan s'appelait Théodore Mintrop. Resté tout enfant, mais avec un frère aîné, privé de ses parents, pauvres laboureurs, le jeune Théodore se sentit de bonne heure un goût prononcé pour les arts. De nature un peu rêveuse et contemplative, il aimait la vie des champs avec ses concerts d'oiseaux, son cadre de verdure et de feuillage où resplendit le gai soleil, et il s'exerça, sans le secours d'aucun maître, à en retracer avec le crayon les mille incidents, les aspects qui plus le séduisaient. Souvent, lorsque les bœufs reprenaient haleine au bout du sillon fumant, il tirait son album de la poche et se mettait à ébaucher quelque jolie tête de bébé, à croquer quelque groupe. Heureux de sa tranquille existence, labourant avec son frère le patrimoine paternel, le paysan artiste avait ainsi atteint l'âge de trente ans, sans ambition et ne songeant nullement à un autre avenir, lorsqu'un événement inattendu ou plutôt une rencontre heureuse vint changer le cours de sa destinée.

Dans ses pérégrinations à travers les vallons des Alpes noriques,

les campagnes de la Souabe, Geselschap s'arrêta un jour à Heithausen et, par hasard, fit la connaissance de Mintrop. Ayant vu ses dessins, il fut frappé du talent qu'ils révélaient et en emporta quelques-uns, sans dire ouvertement ce qu'il comptait en faire.

Retourné quelques jours après à Dusseldorf, Geselschap s'empressa de faire voir aux membres de l'Académie des Beaux-Arts les ébauches du paysan de Heithausen ; elles suscitèrent l'étonnement des graves professeurs. Certes ces croquis, plus ou moins achevés, n'étaient pas sans quelque incorrection, mais ils avaient l'accent de la sincérité et cette saveur de sentiment, ce charme naïf que l'enseignement académique très souvent déplore et que le pédantisme étouffe. C'étaient comme de simples mais vives et gracieuses fleurs des champs, éclosés librement en pleine nature.

Les membres de l'Académie proposèrent à Mintrop de compléter, d'achever son éducation artistique. Le paysan quitta sa charrue pour venir à Dusseldorf et ce fut Sohn qui se chargea de lui donner des leçons. Carl Sohn était Berlinois ; il cultivait à la fois la peinture d'histoire, le genre et le portrait. Jeune encore, il avait accompagné son maître Schadow en Italie, lors de la campagne de Rome, que celui-ci fit avec Overbeck et Cornélius. Plus tard, il revint en Allemagne et ne tarda pas à être nommé professeur à Dusseldorf. Sohn était un éclectique, procédant plus de l'école belge et même de l'école française que de l'école nationale, et faisant de la peinture d'histoire dans le genre anecdotique.

Sous la direction de son maître, Mintrop perfectionna son dessin, sans perdre cette fraîcheur, cette grâce de sentiment innée en lui et que l'on retrouve dans la plupart de ses compositions. Cependant, au sortir de l'atelier de Sohn, l'artiste débuta par des dessins d'ornementation d'une admirable fantaisie et qui eurent énormément de succès. C'est même dans ce genre qu'il s'est surtout rendu célèbre. Il donna une forme poétique aux travaux des champs par des compositions telles que le *Vin*, les *Occupations de l'hiver*, la *Vie rurale*, la *Richesse de l'année*. En Allemagne, l'allégorie est fort en honneur et presque toujours sous une physionomie gothique. Il n'y a guère de taverne, par exemple, dont les murs n'aient leur décoration picturale, où les vieilles sentences du moyen âge revivent en servant de légende à quelque tableau champêtre, à quelque scène familiale, ou quelque sujet

se rapportant au culte de Gambrinus, à la barbe fleurie ; parfois le fils de Sémélé remplace le dieu de la bière.

Au nombre de ces dessins d'ornementation où le caprice joue un grand rôle, il faut surtout mentionner deux sujets bien différents dans leur ordonnance et leur motif d'inspiration ; l'un, profane, représentant l'*Apothéose de Bacchus* ; l'autre, religieux, mettant en scène l'*Enfant Jésus et la Sainte Famille*. Ensuite une *Vie de Jésus*, comprenant des compositions fort originales et toutes d'un sentiment exquis ; on y retrouve ce parfum de naïveté qui donne un tel charme aux œuvres de Mintrop. Cette dernière qualité ne s'acquiert point par la technique ; elle est un don de nature, une disposition de l'âme que souvent la vie des champs fait éclore et que l'artiste conserva toujours, malgré les changements de milieu et les modifications de l'existence. De cette dernière série, les compositions les plus admirées furent la *Nativité du Christ*, *Sinite parvulos ad me venire* et l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, à cause de l'ordonnance des groupes et des délicieuses attitudes d'enfants révélées au maître par les jeux du jeune âge, et où l'on sent l'attrait exercé sur cette nature simple mais vive, par les blonds chérubins dont il esquissait les poses et les gestes.

Le paysan de Heithausen ne fut pas moins heureux dans la peinture à l'huile que dans le dessin d'ornementation ; les sujets en sont pour la plupart empruntés à l'Écriture sainte et l'on cite surtout une *Sainte Famille* et la *Vierge et sainte Elisabeth*, qui furent beaucoup admirés et valurent à l'artiste différentes commandes.

Jusqu'au dernier jour Mintrop conserva la fraîcheur de sentiment, la douceur d'expression et cette primitivité qui font le charme de ses tableaux religieux principalement. Ces caractéristiques se retrouvent, existent dans son tableau le *Concert des Anges*, où se révèle aussi l'originalité de conception de l'artiste bavarois. Les petits séraphins des cieux, aux ailes blanches, sont descendus donner un concert au divin Enfant ; les uns réunissent leurs voix argentines, pendant que leurs compagnons les accompagnent de leurs instruments, tous en des poses animées et gracieuses.

Sous un coquet baldaquin au toit orné de pourpre et de palmes est assise la Vierge mère, tenant Jésus petit, tout petit sur ses genoux. L'enfant se presse contre le sein chéri où palpite le plus pur amour ; il prête l'oreille aux sons mélodieux qui le bercent et à

la voix de sa mère qui lui parle en faisant de la main un geste pour inciter son attention. Le visage du bambin se fait sérieux ; il exprime à la fois le charme et la surprise. Marie, qui semble aussi une enfant, tant il y a de candeur et de fraîcheur épandues dans ses traits, incline sa tête adorable sur celle de son fils ; avec l'effleurement de sa douce haleine, elle lui murmure de tendres mots, pendant que Joseph approche par derrière, souriant et ému ; d'une main il relève le rideau qui cache en partie la baie ou plutôt l'entrée du sanctuaire improvisé, et, appuyant l'autre contre la poitrine, il se penche légèrement sur le groupe, qu'il contemple avec amour et en silence. Le lis blanc symbolique est à côté de lui. Debout sur les degrés supérieurs placés en avant de l'estrade où siège le groupe divin, deux anges adultes accompagnent aussi de leurs instruments les voix enfantines des petits anges placés plus bas, aux pieds de la Vierge mère ; les longs plis de leurs robes flottantes font encore paraître plus allongés ces corps souples et ondoyants. Le visage tourné du côté du spectateur—car il est à remarquer qu'aucun de ces musiciens célestes ne regarde l'Enfant pour lequel ils sont descendus donner leur concert, ce qui est une faute—le premier ange pince sa guitare tout en prêtant une oreille attentive à la voix des chanteurs ; la pose en est un peu singulière et forcée, mais s'agissant d'un être aérien, l'on comprend qu'il puisse se tenir en équilibre de cette façon insolite ; cette figure ainsi élancée, dans son mouvement biaisant est d'un grand style ; sa taille exagérée a pour effet de rehausser la physionomie générale du tableau, un peu mièvre et écrasée ; la légère banderole que le zéphyr fait voltiger forme un heureux accessoire ; mais plus bas, la draperie qui dépasse est lourde et l'on ne voit pas très bien comment elle se rattache à la tunique ou à la robe du deuxième ange ; du reste, cette traîne est absolument inutile et ne fait que gâter ce coin du tableau. Moins élancée que la première est la seconde figure d'ange ; celui-ci vient de laisser sa trompette au repos, pour voir ou écouter quelque chose qui se passe dans le lointain, ce qui nous permet d'admirer cette belle tête aux traits purs et à l'expression extatique ; dans sa beauté tout idéale, le personnage tient cependant plus de la femme que de l'être immatériel ; à sa vue la pensée se reporte aux blondes Vénitiennes qui ont posé pour les saintes des tableaux de Bellini, tandis que son compagnon rappelle les créations des quattrocentistes florentins. L'ins-

piration des maîtres italiens de la Renaissance est ici évidente ; elle aura pu être transmise à l'artiste moyennant quelque carton ou quelque copie de Sohn rapportée d'Italie. Le reste de la composition procède du style allemand ; le caractère et l'allure diffèrent essentiellement. Avec la Vierge nous sommes dans les traditions d'Overbeck ; cependant, dans son ensemble, l'œuvre a une originalité propre que l'on ne saurait contester.

Au côté opposé aux deux anges et adossé à la colonne du baldaquin est assis un petit saint Jean-Baptiste serrant dans ses bras l'agneau. Ce groupe mignon suffit pour la symétrie et tend à rétablir l'équilibre, car le tableau est beaucoup chargé du côté gauche. A l'arrière-plan, dans la pénombre, apparaissent à droite et à gauche du baldaquin d'autres personnages célestes portant des instruments de musique ; derrière saint Jean-Baptiste, pour la même raison de symétrie, le groupe est plus nombreux ; ces anges écoutent le concert qui s'exécute au-dessous d'eux et semblent se préparer à remplacer leurs compagnons ou à s'adjoindre à eux. De l'autre côté figurent seulement deux anges ; ils marchent coude à coude et devisent intimement entre eux. Cette couple est très réussie, comme composition et comme sentiment.

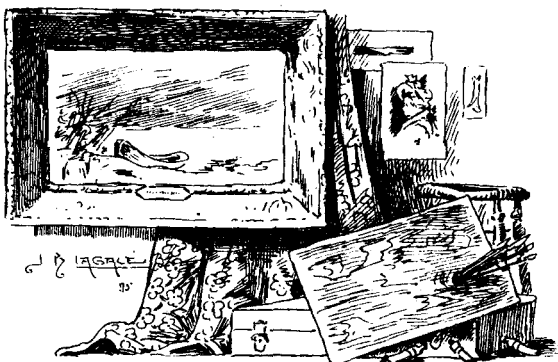
Quant aux exécutants du premier plan, ils sont pleins de vie et d'animation et avec les gestes, les attitudes propres à ce jeune âge. Tout ce petit monde agit avec conviction, chacun est pénétré de l'importance de son rôle ; on chante, on joue avec âme, avec amour ; seul le joueur de basse se penche pour écouter la recommandation que lui fait un des chantres assis sur le devant. Toutes ces têtes sont jolies, mais à remarquer surtout celles des deux harpistes ; leurs deux profils sont du plus pur idéal. Il n'était point facile de grouper, de mettre en place cet orchestre lilliputien ; l'artiste a été assez heureux dans cette tâche. La disposition en rond de ces gracieux musiciens, ceux du premier plan assis ou agenouillés, offre au spectateur l'avantage de pouvoir les admirer isolément, et à l'artiste celui de varier les poses.

Le *Concert des Anges* est une création exquise ; non que l'œuvre soit d'un grand style, à part les deux figures qui s'enlèvent à gauche et sur lesquelles nous avons plus particulièrement appuyé, mais elle ne peut que plaire par le pur idéal qui s'en dégage, qualité malheureusement rare aujourd'hui dans les tableaux de sainteté. Il est juste d'ajouter qu'en plus de sa belle symétrie, de son arrange-

ment parfait, la facture en est excellente et que cette toile contient des beautés de détail révélant un sens artistique que l'on peut être étonné de trouver aussi fin, aussi développé chez un artiste comme Mintrop, qui n'eut guère l'occasion d'étudier les grands maîtres. Un accessoire dépare, selon moi, l'architecture du tableau : c'est la rampe en fer qui conduit à l'estrade. On peut passer sur le goût quelque peu moderne et élégantissime du baldaquin, mais l'escalier est une fausse note qui détonne dans l'ensemble.

Cette incorrection de détail, contraire à l'esthétique, disparaît aisément au milieu des séductions, des attractions réelles de la scène. Le tableau du peintre bavarois est digne d'être placé dans un temple de prière ; il élèvera nos pensées et, à l'unisson des célestes chanteurs, nous aussi nous entonnerons un glorieux *Magnificat* à la Vierge Marie, un joyeux *Alleluia* à Jésus enfant.

Eug. Aubert





EN VOYANT UN ENFANT

EN voyant un enfant, je pense aux jours passés
Au foyer paternel ; mes parents, **empressés**
De me voir leur sourire, essayaient ma paupière,
Me pressaient sur leur cœur ; et, dans leur âme fière
De leur fils, je trouvais le baume à mes douleurs.

Souffrent-ils les enfants lorsqu'ils versent des pleurs ?
Un rien les blesse, un rien les guérit, les console ;
Et ce rien qui guérit se trouve en la parole
De deux bouches d'amour, se trouve dans les bras
De deux êtres élus pour veiller sur leurs pas.

L'enfant s'endort en paix aux refrains de sa mère :
Il n'a point de soucis ; rien ne le désespère ;
Il joue, il chante ; il vit heureux, il dort content.
Pense-t-il, croyez-vous, au malheur qui l'attend,
Car souvent le beau jour termine par l'orage ?
Non, le bonheur complet réside en le jeune âge,
Comme les boutons d'or dans les gazons d'avril,
Comme les diamants dans les monts du Brésil.

.....
.....

Grandis sous les yeux de ta mère,
Petit être venu des cieux ;
Que jamais une larme amère
Ne mouille, le coin de tes yeux.

Grandis sous l'aile maternelle ;
Grandis comme le nouveau nid
Qui chante une chanson nouvelle
En sautillant sur le granit.

Grandis, et que jamais l'orage
Ne ternisse tes yeux d'azur ;
Que dans son infernale rage
Le mal ne touche à ton front pur.

Grandis comme le lis éclos dans la vallée ;
Grandis aux yeux de Dieu jusqu'au jour solennel
Où, ton corps reposant sous un blanc mausolée,
Ton âme entonnera le cantique éternel.

Yale Medical School,
25 novembre 1895.

R. Del Mar



LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS
d'après Gabriel Max

VOYAGE AUTOUR D'UNE BIBLIOTHEQUE

C'ÉTAIT le soir. C'était un de ces soirs divins que parfument les fleurs blanches des pommiers, plantés le long des routes, comme pour faire naître le désir dans l'âme émue des Eves nouvelles qui passent parmi nous.

Sept heures sonnaient à toutes les horloges d'allure régulière et de tempérament réglé ; mais ici, le timbre vibrerait joyeux et dru, et là, ses notes semblaient tristes dans leur lenteur. On eût dit que la vie était plus rapide en certains endroits, moins pressée de finir en certains autres. J'aime mieux le marteau qui frappe lentement les heures de mon existence ; il me donne le temps de songer au dernier coup.

Je descendis sur la rive de notre fleuve aimé, j'avais besoin d'être seul, car je souffrais. Une inquiétude profonde troublait toutes mes joies, et je regardais l'avenir avec effroi. La mer montait, calme, sans bruit, mais implacable comme la mort, et tout disparaissait, sable d'or et cailloux gris, sous un voile éclatant de lumière. Le soleil, en effet, apparaissait alors sur une des cimes bleues des Laurentides, comme un ostensor céleste sur l'autel du sacrifice. Des nuages blancs, bordés d'une dentelle de feu, s'élevaient mollement comme l'encens du sanctuaire. Et mon âme, bercée par la foi, montait comme eux vers le Dieu trois fois saint qui fit le monde si beau. Je me laissai tomber sur les feuilles et les mousses nées avec le printemps. Une grive solitaire se mit à chanter au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffe tiède passa sur mon front brûlant, et mes esprits s'envolèrent je ne sais où...

Alors un homme s'approcha de moi. Je l'avais vu déjà, et plus d'une fois il m'avait aidé de ses conseils paternels. Ses yeux avaient les éclairs du génie, sa lèvre nue, un peu dédaigneuse, souriait avec douceur, sa tête noble s'inclinait légèrement vers l'épaule. Il me tendit la main et me dit :— Venez !

Je le suivis. De temps en temps je me détournais pour regarder la féerie du soleil et de l'onde s'unissant dans un baiser de feu.

—Je ne vous arrache pas à la poésie, dit-il encore, mais j'ai pitié de vous et je vous salue.



Et, quand nous eûmes longtemps marché par les chemins devenus sombres, il me fit entrer dans une demeure étrange où tout le

monde venait, mais où personne n'avait son foyer. Nous traversâmes de longs corridors, et ceux qui nous rencontraient se découvraient en faisant de profonds saluts. Il souriait à tout le monde, et tout le monde paraissait l'aimer. Il ouvrit une porte rouge et, me poussant dans une pièce immense, il me dit en riant :

—Poète, voilà tes amis désormais.

La pièce, c'était une bibliothèque, les amis, c'étaient des livres. Un trouble singulier s'empara de moi, et j'étais ému jusqu'aux larmes. Il me semblait que tous les livres étalés sur les rayons bordés d'une dentelle rouge, me regardaient avec curiosité et m'interrogeaient. Je ne pouvais surmonter ma timidité naturelle, et j'allais implorer le secours de mon bienfaiteur, quand un bouquin ridé, poussiéreux, s'ouvrit de lui-même et me fit lire, sur ses pages jaunies, ces paroles remplies de sagesse :

—Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le plus vertueux, ne résiste point à la douceur de ses conseils et suis ses utiles exemples.

C'était Pythagore qui parlait ainsi ; Pythagore, le plus extraordinaire des philosophes et le plus insatiable des savants de l'antiquité ; Pythagore qui découvrit le carré de l'hypoténuse, qui enseigne le premier que l'étoile du soir et celle du matin sont le même astre, qui tantôt précède le lever et tantôt suit le coucher du soleil ; Pythagore, l'apôtre de la métempsychose, qui sauvait un malheureux chien des coups d'une bande d'enfants cruels, en déclarant que l'animal était un de ses anciens amis : il le reconnaissait à la voix.

C'était Pythagore, qui, faisant dans un discours public l'éloge de la vertu, s'exprima avec tant d'éloquence et toucha si profondément les cœurs, que les femmes les plus richement parées coururent déposer dans le temple de Junon leurs bijoux les plus précieux. Quelle parole, aujourd'hui, pourrait opérer semblable merveille ?

Je crus qu'il allait commencer une de ces harangues admirables qui sauvaient les Crotoniates de leurs ennemis et d'eux-mêmes, et je prêtai l'oreille. Mais alors, une autre voix montant aussi des profondeurs de l'antiquité, se fit entendre pleine d'avertissements. C'était la voix de Bias, un autre sage ; de Bias qui croyait à un Dieu unique, mais ne voulait pas que l'homme raisonnât sur l'essence de Dieu ; de Bias qui après le siège de Priène par Cyrus, alors que les vaincus se retiraient avec le butin qu'ils pouvaient porter, sortit de la ville les mains vides, disant qu'il emportait tout.

Or, la voix de ce philosophe répliqua :

—Avec ses amis il faut agir comme s'ils devaient être un jour nos ennemis.

Et d'autres voix, éveillées par les premières de leur silence profond, montèrent de tous ces livres anciens pour m'instruire et me guider. C'était Confucius, le grand législateur de la Chine, qui disait :

—Avertissez avec douceur votre ami qui s'égare. Si vos soins sont inutiles, ne vous rendez pas ridicules par une vaine importunité.

Isocrate, le seul disciple de Socrate qui osa paraître en deuil après la mort du maître ; Isocrate qui murmurait :

—Vous connaîtrez vos amis à l'intérêt qu'ils prendront à vos disgrâces, et au zèle qu'ils montreront dans vos détresses.

Puis, des voix plus jeunes : Saint-Evremond, Madame du Deffand, de Chesnel, La Rochefoucauld. Et les livres d'où sortaient ces paroles intéressantes, semblaient s'agiter sur les tablettes et se donner la réplique.

—Il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les choisir, disait le premier.

—Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis, affirmait Madame du Deffand.

Et Chesnel répliquait :

—C'est aux deux extrémités de la vie qu'on est le plus sensible à l'amitié.

Puis, d'un ton goguenard, et comme pour égayer un brin la conversation, La Rochefoucauld ajoute :

—Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.

A ce mot d'amour, un frisson passa sur tous les livres. Quelques formats légers dégringolèrent de leurs casiers, en haut, pendant que, en bas, des in-folios s'entr'ouvraient lentement. Puis il y eut parmi les maîtres de la pensée, comme un feu d'artifice de brillantes paroles.

—L'amour est plus hardi que la haine, dit l'un.

—On ne connaît la force de l'amour qu'au moment où on l'éprouve, fit un autre.

Puis un autre encore, un infortuné peut-être :

—L'amour nous trompe presque toujours.

—Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.

C'était de La Bruyère qui faisait cette remarque.

La Rochefoucauld répliqua :

—Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnaître si on cesse de nous aimer.

Puis il ajouta :

—On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé.

Un blasé s'écria :

—L'amour est une passion plus utile au théâtre qu'à la vie des hommes.

Et Madame du Deffant :

—Les imaginations vives aiment mieux de loin que de près.

Celui-ci observa :

—L'amour est comme la fortune : il est moins difficile de l'acquiescir que de le conserver.

Un autre, un in-quarto pratique, sous sa peau de chagrin :

—L'amour platonique n'est qu'une imposture . . .

—Malheur à la femme candide qui se laisserait prendre à un tel piège . . .

Un loustic juché haut lança ce proverbe :

—L'amour apprend les ânes à danser.

Mon Mentor, redoutant sans doute les suites de cette causerie, à cause de mon inexpérience et de ma curiosité, m'invita à marcher encore. Je m'éloignai avec peine, à pas lents et l'oreille grande ouverte aux échos de l'amour.

—C'est ici, me dit mon guide, en me montrant des centaines de volumes au dos uniforme, c'est ici l'arsenal politique. Ici les candidats passés, présents et futurs viennent chercher des armes. Ici les lutteurs de la parole, en temps d'élections, trouvent tout ce qu'ils veulent pour accuser et s'excuser. C'est un pandémonium légal. Ces volumes s'appellent "statuts" et "journaux." C'est le recueil de la sagesse ou de la naïveté de nos législateurs. Toute leur pensée est là. Le difficile, c'est de l'y découvrir. Là se trouve le droit de créer et de détruire, de me vendre et de vous acheter ; d'emprunter et de ne point rendre, de taxer le peuple et de le faire payer. C'est la preuve de la richesse de la nation . . . ou de sa ruine. Le second volume amende le premier, le troisième amende le second,

le quatrième amende le troisième, et ainsi jusqu'à la fin.—Ceci avec cela.—Il montrait les journaux que l'on est convenu d'appeler "politiques, littéraires, industriels et cœtera.—Ceci avec cela forme une épuisable source de renseignements, vrais ou faux, où tous les travailleurs de la plume viennent puiser. Ce qu'ils y trouvent ressemble à la manne biblique, en ce sens que cela prend toutes les couleurs et tous les goûts, selon le caprice ou l'appétit d'un chacun.

—Nul endroit de la bibliothèque, observa mon protecteur, n'est mieux connu, ni plus étudié. Voyez !

Et je vis, en effet, un grand nombre de personnes, de tout âge et de tout rang, qui feuilletaient fiévreusement ces tristes livres.

—Tous ces hommes, me dit mon guide obligeant, se prétendent animés de l'amour de la patrie et ne désirent que le bien de leurs concitoyens. Faut-il les croire sur parole ? Ce serait un peu naïf. Ils iront sur les tréteaux populaires verser des flots d'éloquence douteuse sur la foule ébahie qui ne les comprendra guère et s'amusera d'autant mieux. Notre peuple aime les beaux diseurs. Il aime davantage, peut-être, les rudes diseurs, les violents, les féroces, car la charité chrétienne est encore bien peu répandue sur la terre après dix-neuf siècles de culture.

Et, comme je regardais, un peu ahuri, ces enfiévrés travailleurs occupés à fourbir leurs armes et à remplir leurs carquois pour la lutte électorale que nous venons de traverser, j'entendis une voix grave qui disait :

—La politique est un véritable fléau pour ceux qui s'en préoccupent à l'excès, lorsque leur rang ou leurs emplois ne leur en font pas en quelque sorte une obligation.

Qui parlait ainsi, je l'ignore. La voix semblait venir de loin. Et, comme encouragé par cette remarque, un autre penseur ajouta :

—Dans tous les partis il y a des gens qui font du bruit et du mal sans y rien gagner.

—C'est Bacon, me dit mon protecteur. Je reconnais son accent sévère.

Approchons de l'endroit où il s'est retiré, nous entendrons d'autres observations qui pourront vous être utiles.

Et, en effet, aussitôt une parole amère frappa mon oreille.

—Comme parmi les hommes on est convenu que duper son semblable est une action lâche et criminelle, on a été chercher un terme qui adoucit la chose, et c'est le mot "politique" qu'on a choisi."

—En voilà un qui n'y va pas par quatre chemins, m'écriai-je, ce doit être un dupé, un . . .

—Oh ! que non ! reprit mon maître, c'est Frédéric le Grand.

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang. Nous allions nous éloigner quand un autre livre, un livre portant couvert violet marqué d'une croix d'or, s'ouvrit à son tour. La page qu'il montrait était souillée d'une large tache de sang. Il disait :

—Le jour où un évêque prêchera une politique, même raisonnable, sa parole deviendra un objet de contradiction, et sa personne un objet de haine et de dédain.

J'étais presque scandalisé.

—Voilà un fier impie, remarquai-je.

—C'est un martyr, répliqua mon protecteur en me jetant un regard de pitié, c'est Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

Alors il se fit un bruissement semblable à celui qu'auraient produit des feuilles vivement tournées.

—Le prince de Talleyrand, ajouta mon compagnon : écoutons ce qu'il va dire.

Aussitôt nous entendîmes :

—Les diplomates ne se fâchent pas, ils prennent des notes.

Un instant après :

—En politique il ne faut pas dire "jamais."

Et mon vieil ami, fixant dans le lointain de la pensée son œil rêveur, murmura lentement :

—Comme sir John.

Alors ceux qui étaient penchés sur les feuilles politiques ou les journaux de la chambre, levèrent tout à coup la tête, les uns souriant, les autres paraissant ahuris. Puis, ils se mirent à parler entre eux si haut, si bruyamment, que pendant plusieurs minutes, je ne pus entendre les réflexions de mes livres.

Je le regrette, car à voir l'entrain avec lequel ils s'ouvraient, se fermaient, tournaient leurs feuilles, trépignaient sur leurs tablettes, je devinais une discussion des plus animées et des plus amusantes. Comme ces livres mis en émoi par la remarque de mon Mentor étaient presque tous des *livres bleus*, j'en conclus qu'ils s'accusaient, et s'excusaient tour à tour. Je m'avançai alors vers un endroit de la bibliothèque où plus d'un vénérable bouquin portait sur son vêtement de cuir gaufré une croix d'or.

Voici les vrais sages, me dis-je, il doit être consolant de les entendre.

Quelques voix s'élevèrent, graves et puissantes, et, par curiosité ou par respect, les autres gardèrent un silence momentané. C'était Cicéron qui s'écriait :

—En écartant la superstition, conservons la religion inaltérable.

A quoi l'abbé Prévost répondait :

—C'est prendre une mauvaise voie pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion, que de chercher des démonstrations et des preuves. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et de la soumission.

Puis il ajoutait après un moment :

—La religion n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne ; mais elle offre, à tous moments, des secours qui peuvent assurer la victoire.

Un autre reprit, et son accent était sombre et sa parole lente : —Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion. J'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis très désabusé.

C'était le célèbre Jean-Jacques Rousseau.

A peine avait-il fini qu'une voix ardente, mais un peu aigrie, martela ces paroles :

—Quand la philosophie a voulu fonder un Etat sans religion, elle a été forcée de lui donner pour base des ruines ; elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude, les lois sur les caprices.

Qui parlait ainsi ? L'abbé de Lamemais, qui ne sut pas, comme son ami Lacordaire, dompter son orgueil, et mourut en reniant une religion qu'il avait si vaillamment défendue, quand son illustre ami mourait en la bénissant.

Après lui, un protestant d'une science profonde et d'une grande honnêteté, Guizot, affirmait avec l'autorité qu'on lui connaît :

—En fait, il n'y a jamais eu de gouvernement plus conséquent, plus systématique que celui de l'Église romaine. La cour de Rome a tenu une conduite bien plus cohérente que la Réforme. Celle-ci n'a pas respecté tous les droits de la pensée humaine ; au moment où elle les réclamait pour son propre compte, elle les violait ailleurs.

Et comme je m'éloignais lentement, je cueillis comme un dernier écho, cette superbe observation de Mennechet :—On ne tue pas une religion de conscience, d'amour et de vérité. En lui créant des

martyrs, on l'épure, on la multiplie, on la conserve, on l'éternise. Le christianisme l'a prouvé.

*
* * *

Un flot d'harmonies qui n'était pas seulement un divin mélange de sons, mais une gerbe de pensées hautes revêtues de brillantes paroles, s'éleva tout à coup, et je sentis un frisson de plaisir courir dans tout mon être. C'étaient Homère et Virgile qui récitaient aux siècles nouveaux leurs sublimes épopées ; c'étaient Pindare et Horace qui chantaient leurs odes incomparables ; c'était Tasso, génie sombré dans un océan de douleurs, qui racontait les merveilles des jardins d'Armide ; c'étaient Klopstock, le pieux, et l'aveugle Milton, qui célébraient en des vers magnifiques, l'un, la Chute de l'homme, et l'autre, le Messie promis et attendu ; le Camoëns, le plus illustre

enfant du Portugal, aussi étonnant par ses malheurs que par son inspiration ; et d'autres encore, et par-dessus tous, peut-être, Dante Alighieri, poète, sculpteur et peintre, qui sur les ailes de son ardente imagination, avait osé monter jusqu'au ciel pour en surprendre les joies, descendre jusqu'aux enfers pour en voir les tourments, et qui maintenant faisait entendre en des stances merveilleuses, un écho des alleluias célestes et des infernales imprécations. Et ces



strophes inspirées que le génie de chaque langue avait burinées pour les temps futurs, ces strophes montaient sans se confondre, douces ou sévères, gracieuses, souples, ondoyantes comme un tapis d'avoine blonde, ou sombres et désolées comme des temples en ruine.

Je marchais toujours. Je ne sais quelle fatalité m'entraînait ; j'aurais voulu m'arrêter, écouter religieusement ces poèmes divins ; impossible. Marche ! marche !

Mais d'autres chants s'élevaient, d'autres chants ou d'autres récits. J'entendis ces vers que vous reconnaîtrez bien ; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est l'accent plein de douleur et de colère du vieux Corneille.

..... Pleurez l'irréparable affront
 Que sa fuite honteuse imprime à votre front ;
 Pleurez le déshonneur de toute notre race
 Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace !

Et, quand Julie lui répliqua tristement :

—Que vouliez-vous qu'il fit contre trois !

Il eût fallu entendre le tressaillement de toute la bibliothèque à ce mot sublime :

Qu'il mourût ! . . .

Puis aussitôt une voix onctueuse comme l'innocence murmura :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Je reconnus Racine.

A ces paroles solennelles succédèrent des rires et des trémoussements. C'était Molière qui lançait comme des fusées ses mots d'esprit, et se moquait des travers et des ridicules, en amusant ceux qui en étaient affligés. Cyrano de Bergerac lui reprocha de l'avoir pillé, de s'être approprié ses scènes les plus originales ; il l'appela même plagiaire ; mais le joyeux censeur provoqua un nouvel éclat de rire, et ce fut pour lui le pardon.

Plus loin, sur la poussière des rayons, un livre tout parfumé semblait dormir, et l'or de ses feuilles rayonnait comme un nimbe.

—Ce fut une lyre vivante, observa mon guide, une lyre presque divine. Nul n'aima, ne jouit, ne souffrit autant que ce poète. Il semble avoir divinisé dès cette vie la poussière dont tout homme est pétri.

J'avais deviné Lamartine.

—Et, près de lui, continua mon vénérable compagnon, sous ces feuillets innombrables qui frémissent et font jaillir des gerbes

d'étincelles dans la nuit qu'ils crèvent, il est un génie littéraire incomparable, mais un génie fait de lumière et d'ombre. Sa parole sonne comme un clairon, mais quelquefois elle sonne faux ; son invective frappe comme un marteau de forge ; ses idées éclosent comme la foudre. Il aurait voulu refondre le monde entier dans son creuset de diamant. Vivant, il a vu son apothéose ; mort, il est entré dans l'éternité comme le plus humble d'entre nous, la conscience nue... Vous avez deviné Hugo.

J'éprouvais une indicible émotion. Il me semblait que j'allais entendre, comme un écho mélodieux de l'autre vie, quelques-uns des vers immortels de ces immortels auteurs.

Ce fut Musset qui jeta d'un air un peu narquois, comme pour s'excuser de n'avoir guère cru, d'avoir beaucoup aimé l'alcôve et le vin, cette strophe joliment philosophique sous son costume badin :

L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
Tant que le monde ira, pas à pas, côte à côte,
Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
L'un disant : tu fais mal !... et l'autre : c'est ta faute !

Pauvre Musset ! mort si jeune par la faute de son âme et de son corps... Pauvre Musset ! l'un des plus grands déjà, et le plus grand de tous, peut-être, s'il eût voulu...

Je vis un peu à l'écart, sur des tablettes encore modestement garnies, des noms chers à notre jeune patrie. Tout à coup plusieurs volumes, des petits encore timides, des grands déjà prétentieux, se groupèrent autour d'un vieux compagnon, un humble, un infatigable travailleur dans le champ de l'histoire, Garneau. Et lui se mit à leur raconter d'une voix vibrante d'émotion et avec une fidélité que rien ne pouvait intimider, la longue suite de nos luttes sur les champs de bataille ou dans l'arène politique, nos sacrifices, nos douleurs, nos espérances et nos gloires.

Après lui Ferland, grave et replet dans son habit sacerdotal, prit la parole et raconta aussi les choses de notre histoire, qu'il avait longuement méditée. Hélas ! il n'avait pas eu le temps de finir son œuvre.

Mon guide me dit :

— D'autres viendront qui rempliront toutes ces places vides. Notre jeunesse commence à travailler et ses aptitudes sont remarquables. Le goût de l'histoire et des lettres, de l'industrie, des sciences et

des beaux-arts se réveille chez nous comme il s'est réveillé, un jour, chez les nations plus grandes. Nous aurons notre heure. Ne nous laissons pas subjuguier par les attrait perfides d'une politique souvent corruptrice. Que le désir d'arriver vite à la fortune ou aux honneurs ne nous jette point hors de la voie droite, dans les sentiers ténébreux. Marchons les yeux sur la croix, car pour nous comme pour les Francs de Clovis, aujourd'hui comme toujours, elle est un signe de victoire.

En m'éloignant je jetai un regard d'admiration à ces jeunes soldats de la plume, à ces lutteurs de la pensée qui avaient foulé le sol où je passais, respiré l'air embaumé qui m'enivrait, salué comme moi le soleil qui descendait radieux derrière nos sombres Laurentides.

Je voyais défiler des groupes nouveaux qui célébraient les sciences, les découvertes, la marche de l'humanité. Les uns vantaient les révolutions qui guérissent les sociétés par le fer et le feu, comme le chirurgien fait d'un membre gangrené; les autres regrettaient les âges glorieux où les grands capitaines donnaient à leurs souverains des royaumes et des esclaves. Ceux-ci demandaient des jours de paix et des chefs sans ambition, afin de laisser le laboureur à sa charrue et le savant à ses livres; ceux-là s'imaginaient qu'un jour, sur la terre, il n'y aurait qu'un peuple, qu'une langue et qu'une religion. D'autres, plus curieux et plus audacieux, se promettaient de voir bientôt ce qui se passe chez nos voisins de l'infini.

J'aurais voulu m'attarder plus longtemps, désireux de m'instruire et de mieux connaître les hommes au milieu desquels je devais vivre. Ils m'auraient sans doute ouvert des horizons nouveaux, des trouées lumineuses dans les ténèbres de l'avenir; mais je me sentis touché au bras par une main pesante. Je me détournai vivement. Mon protecteur aimable était disparu, et devant moi se dressait, impassible comme un masque, un homme de haute stature. Il portait une barbe grisonnante, caressée souvent; et cette barbe dissimulait un peu le travail des ans sur la joue de marbre qui se creusait. Son maintien était fier et son regard qui aurait voulu paraître doux, peut-être, s'allumait d'un rayon d'orgueil.

— Mon ami vénérable n'est plus là? fis-je avec un certain embarras.

Il ne me répondit point ; mais son bras s'étendit majestueusement, et son doigt me montra quelque chose de sombre qui prit la forme d'une tombe. Je m'approchai : quelqu'un était couché là, dormant son dernier sommeil.

C'était mon protecteur !

Sa lèvre éloquente semblait frémir encore, mais son œil brillant, fermé sur notre monde, s'était ouvert sur un monde plus beau.

Des larmes coulèrent sur mes joues pâles.

Le même doigt implacable qui m'avait montré la tombe, m'indiqua la porte aux deux battants rouges par où j'étais entré.

Je poussai un sanglot et... m'éveillai.

La grive solitaire chantait encore au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffle tiède passait sur mon front brûlant, et mes esprits revenaient je ne sais d'où.

Tamphile LeMay



NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU, LE 31 MARS 1814

d'après Paul Delaroche

LES ORIGINES DU THEATRE MODERNE

L'ÉGLISE a été le berceau des lettres modernes, même dans ce qu'elles offrent de plus étranger aujourd'hui à l'idée religieuse : le théâtre.

En effet, ses commencements se confondent avec les cérémonies liturgiques, qui souvent avaient et ont encore tous les caractères des représentations scéniques. Telle la procession symbolique du dimanche des Rameaux, telles les *tropes* qui se glissèrent peu à peu entre les phrases mêmes du texte canonique de la messe pour la paraphraser, et qui prirent insensiblement les proportions d'un morceau de poésie analogue à l'hymne ou à la prose. Quelques-uns de ces tropes restèrent à l'état de dialogues chantés ; mais d'autres se transformèrent peu à peu en véritables scènes et furent mis en action, sous l'influence de l'enthousiasme religieux des fidèles.

En même temps, certains offices étaient reliés entre eux par des récitatifs dialogués, d'un caractère semblable, roulant sur la fête du jour, sans que l'Église eût l'idée préconçue de faire sortir des uns ni des autres un théâtre nouveau. Elle avait, en effet, proscrit le théâtre ancien, celui de la décadence romaine, qui était devenu non seulement une école de débauche, mais un véritable lupanar : sous les gradins s'ouvraient les antres de la prostitution la plus éhontée. Elle avait donc lieu de se méfier des représentations dramatiques en général, et cette méfiance ne devait être que trop justifiée, au fond, par les abus et les dangers de toute sorte qu'elles ont ramenés dans la société moderne.

Parmi ces petits scénarios liturgiques, citons celui qui avait lieu entre deux chœurs séparés, personnifiant les bergers et les mages, à Noël, entre le *Te Deum* qui terminait les matines et l'introït de la messe solennelle :

— Qui cherchez-vous dans la crèche, dites, bergers ?

— Nous cherchons le Sauveur le Christ, le Seigneur, l'Enfant enveloppé de langes, selon la parole angélique.

—Le voici, ce petit enfant, avec Marie, sa mère, de qui prophétisa, il y a longtemps, Isaïe en disant : “ Voici qu’une vierge concevra et enfantera un fils.” Allez donc, et dites qu’il est né. Alleluia ! Etc., etc.

Citons encore la scène de la nuit de Pâques, dans laquelle trois clercs vêtus d’aubes, représentant Madeleine et les deux autres femmes, chantaient un dialogue du même genre avec deux diacres vêtus de dalmatiques blanches et qui se tenaient à la tête et au pied du tombeau :

—Qui cherchez-vous dans le sépulcre, amis du Christ ?

—Jésus de Nazareth, habitants des cieux !

—Il n’est plus ici ; il est ressuscité, comme il l’avait prédit ; allez annoncer qu’il est vivant.

L’évêque, entouré de son clergé, entraît alors en scène et le dialogue se continuait pour se terminer dans le sanctuaire où l’on rapportait la sainte Eucharistie.

En Espagne, pendant cette même nuit, avant le lever du soleil, deux processions sortaient de l’église principale ; l’une faisant cortège à la statue de la sainte Vierge portée sur un brancard et couverte d’un crêpe, l’autre s’avançant majestueusement, avec le dais, sous lequel le célébrant tenait dans ses mains la divine hostie. Les deux processions parcouraient en silence les rues de la cité, jusqu’au moment où, le soleil venant à paraître, elles se rencontraient à un endroit déterminé. Aussitôt on enlevait le sombre voile qui couvrait l’image de la Mère de Dieu ; et pour célébrer les joies ineffables de Marie dans la visite que daigna lui faire, à cette même heure, le même Jésus que l’on avait là présent réellement dans l’adorable mystère, mille voix entonnaient et poursuivaient avec transport l’antienne *Regina cæli, lætare*. Alors les deux processions s’unissaient en une seule, et la pompe sacrée rentrait triomphante dans l’église.

Certainement les clercs qui avaient imaginé ces scènes n’entendaient point offrir au peuple une représentation dramatique : ils se proposaient uniquement de lui faire sentir plus vivement et de graver plus profondément dans son esprit la grandeur de l’événement commémoré en ce jour. Et, pourtant, par la force des choses, tout le théâtre moderne devait sortir de là.

Les neuvième et dixième siècles furent surtout les témoins de ces

scénarios primordiaux. Deux cents ans plus tard *le mystère*, plus long et plus compliqué, sortait de l'enceinte sacrée, se déroulait sous le porche des cathédrales, devant la foule massée sur la place. Il ne faut pas oublier, cependant, que les porches ou portiques faisaient partie intégrante de l'église ; on y accomplissait même certaines cérémonies, comme la célébration des mariages. Le drame sacré n'avait donc pas encore franchi le seuil du temple.

Ce n'est guère que sous saint Louis qu'on le voit opérer cette évolution décisive, qui amènera sa prompte sécularisation, et par suite sa métamorphose radicale. Non pas que le pieux roi ait personnellement exercé une influence quelconque sur le développement du théâtre (car il n'aimait ni les ménestrels ni les baladins), mais parce que les goûts et les habitudes du public commençaient, de son temps et surtout vers la fin de son règne, à se *laïciser*. C'est alors qu'on voit apparaître le premier auteur dramatique connu, Jean Bodel, d'Arras, et le premier drame français en règle, moitié religieux, moitié patriotique, *le Jeu de saint Nicolas*.

Au quinzième siècle, le mystère est tout à fait sécularisé, au moins dans la forme. Malgré les malheurs du temps, ou peut-être en raison de ces malheurs mêmes, il devient pour la foule une distraction indispensable, un besoin impérieux, et prend le caractère de ces grandes réjouissances populaires dont le bourg d'Oberammergau perpétue encore sous nos yeux la vieille tradition. L'attrait de ces spectacles est tel que, à part les quartiers où ils ont lieu, les villes où l'on joue les mystères semblent abandonnées pendant tout le temps que dure la représentation. Les municipalités recommandent à son de trompe de bien clore les maisons ; on double les guetteurs du beffroi et les gardes des portes, qui restent ouvertes ; car on ferme celles dont le service n'est pas indispensable ; hormis ces gardes, personne ne peut porter d'armes ou de bâtons. On décrète également à son de trompe que le chômage est obligatoire, et il est ordonné de ne pas plus travailler qu'en un jour férié.

Tout le monde alors ferme boutique, à l'exception des bouchers, boulangers, pâtisseries et marchands de vins, que la municipalité invite à se bien munir de vivres et de rafraîchissements, afin d'établir des comptoirs aux abords des spectacles, où les assistants pourront festoyer pendant et après la représentation. A la porte du théâtre se tiennent plusieurs sergents chargés de la police et du maintien de l'ordre. Les autorités recommandent aussi " que nulles femmes

ayant petits enfants ne les portent audit jeu, ainsi les laissent en bonne sûreté et garde en leur maison." Comme la fête se prolonge durant la nuit, les citoyens doivent allumer des lanternes aux fenêtres, pour permettre à la foule de circuler malgré l'obscurité. Dans le nord de la France, à toutes les représentations, l'évêché fait publier au prône de chaque paroisse un décret pour changer l'heure de l'office, de façon que les fidèles puissent assister au service religieux et ne pas manquer la représentation des mystères.

Des confréries d'acteurs se forment spontanément. La *Passion*, les *Actes des Apôtres*, les vies de saint Martin, de sainte Barbe, de sainte Agnès, etc., composent le fond de leur répertoire, et par là le théâtre naissant, qui tend dès lors à devenir permanent, conserve malgré tout l'esprit religieux pour quelque temps encore. Mais les sujets purement littéraires commencent à s'y introduire. Quelques romans de chevalerie sont à la scène. Les événements de l'histoire provinciale ou locale forment une sorte de catégorie mixte où l'élément sacré se mêle heureusement au profane. Le type du genre est le curieux *Mystère du siège d'Orléans*, joué dans cette ville, à l'instigation de Gilles de Rais, dit-on, dès les premières années qui suivirent la mort de Jeanne d'Arc.

Dans ce drame patriotique, publié intégralement de nos jours et constituant une source historique de premier ordre, puisqu'il expose les faits avec une exactitude minutieuse et d'une façon conforme aux deux procès de la Pucelle, à une époque où ceux-ci n'étaient pas encore connus, on a l'un des plus anciens essais du théâtre national moderne, que Shakespeare achèvera de ressusciter dans son pays, tandis que la France le verra étouffé, dès sa réapparition, par les réminiscences de l'antiquité païenne. A quel succès n'eût pas été appelée chez les Français cette forme de la littérature dramatique, si des génies comme ceux de Corneille et de Racine, au lieu de mettre en action les exploits des héros grecs ou romains, eussent célébré ceux de Clovis, de Charlemagne, de Roland, ceux des croisés, ceux de la vierge de Domrémy ! Le sentiment patriotique eût transfiguré leurs œuvres ; elles vivraient aujourd'hui, tandis que la plus belle de nos tragédies françaises est de la littérature morte.

Au point de vue extérieur, le théâtre du moyen âge est régi par une loi diamétralement opposée à celle des trois unités : c'est encore là un des traits qui rapprochent le *Mystère* du drame shakspearien.

L'auteur ne cherche nullement à ramener les faits vers quelque centre restreint : au contraire il les disperse en autant de lieux que le comporte le sujet, il subdivise la scène, il promène le spectateur de pays en pays, et l'illusion que produisent aujourd'hui nos changements de décors est amené par la représentation simultanée des différents endroits où se passe l'action. De là une machinerie peu compliquée, mais une disposition très difficile, rendue souvent invraisemblable par la suppression des distances, et en même temps une mise en scène considérable, tous les compartiments juxtaposés ou superposés, ciel, terre, enfer, palais, campagnes, intérieurs, devant être prêts à l'avance, et même occupés, dès le début du drame, par leurs personnages respectifs.

Dans le *Mystère de Valenciennes*, restitué par les soins de M. Nutter pour l'exposition universelle de 1878, "sur une estrade large de 50 mètres et profonde de 25, un pavillon ouvert, supporté par deux colonnes, représente la ville de Nazareth ; un second pavillon, renfermant un autel, figure le temple ; une muraille percée d'une porte, derrière laquelle on aperçoit une ville, représente Jérusalem ; le palais d'Hérode laisse voir par une ouverture le roi assis sur son trône, au devant de la scène ; un bassin carré, avec un bateau, figure le lac de Tibériade ; à droite, la gueule du dragon simule l'enfer, et, au milieu de tout, se trouve le paradis, où trône le Père Éternel." Si la représentation devait durer, comme il arrivait la plupart du temps, deux ou trois journées, on devine quelle dose de patience il fallait à Hérode, au Père Éternel et à tous les malheureux acteurs condamnés à écouter dans l'immobilité, durant de longues heures, ce qui se passait dans les compartiments voisins.

Les acteurs se recrutaient parmi les personnages les plus marquants de l'endroit. Les bourgeois les plus cossus de chaque pays se disputaient l'honneur de remplir un bout de rôle dans l'histoire en action du patron ou de la patronne de sa localité. Ne cite-t-on pas un ancêtre du grand Bossuet qui eut la gloire de figurer dans le *Mystère de saint Martin* joué à Seurre, en Bourgogne, dans les dernières années du quinzième siècle.

Jusqu'au milieu du quinzième siècle les femmes ne figuraient jamais sur la scène ; leurs rôles, tels que ceux de la Vierge, de Marie-Madeleine, de Marthe et de sa sœur, étaient joués par des hommes. Les prêtres et les laïques jouaient indifféremment les rôles de femmes. Ce fut seulement en 1468, à Metz, dans le *Mystère*

de *sainte Catherine*, que les femmes parurent pour la première fois sur le théâtre. *Les Chroniques de Metz* nous racontent que le "personnage de *sainte Catherine* étoit pourté par une jeune fillette aigée de environ dix-huict ans, laquelle estoit fille à Dédiet le vairier et fist merveilleusement bien son devoir au gré et plaisir d'ung chascun."

Dans les Mystères mimés, et non parlés, la femme joua plus souvent un rôle, parce que la fatigue étoit moins grande et l'instruction moins nécessaire. En tous cas, la raison qui tint le sexe féminin éloigné de la scène aux seizième et dix-septième siècles, à savoir l'inconvenance des pièces représentées, n'existait pas encore, et les jeunes fillettes de dix-huit ans pouvaient, comme on le voit, contribuer à l'édification de l'auditoire sans courir les mêmes risques que les nobles pensionnaires de Saint-Cyr, lesquelles, deux cents ans plus tard, se virent retirer les rôles d'*Esther* et d'*Athalie* parce qu'elles les remplissaient *trop bien*.

La Renaissance, si hostile à toutes les idées du moyen âge, devait forcément arrêter l'essor du théâtre national et chrétien. La décision du Parlement qui prohiba les Mystères, en 1548, acheva de faire disparaître de la scène l'ancien drame liturgique : trente ans après, les confrères de la Passion, qui ne donnaient plus leurs représentations qu'à des intervalles irréguliers, abandonnaient définitivement les planches à des comédiens de profession, qui installaient à Paris le théâtre nouveau, devenu l'embryon de la Comédie-Française. La *sotie*, la *moralité*, la satire en général prirent peu à peu la première place. Le protestantisme ne fut pas étranger à cette évolution. "Les sarcasmes permirent à ses adeptes d'attaquer les abus de la société ou de la religion qu'ils voulaient supprimer ou transformer. Leur morale nouvelle, qui devait remplacer l'ordre et les idées anciennement établis, fut exposée et exaltée dans des dialogues scéniques habilement rédigés par leurs docteurs."

Le théâtre commença dès lors à devenir une arme entre les mains des partis politiques. On mit à la scène la *Saint-Barthélemy*, l'assassinat du duc de Guise, celui du cardinal de Lorraine, plus tard le meurtre du maréchal d'Ancre, la prise de la Rochelle, le tout avec des circonstances plus ou moins authentiques, inventées pour les besoins de la cause : c'est une tradition qui subsiste encore. En même temps renaissait la tragédie païenne : Sénèque le tragique fut imité à l'envi par les Jodelle, les Baïf, les Montchrestien, dont

les fastidieuses compositions furent jouées dans tous les collèges. Mais la mise en scène subit par là une décadence complète : la déclamation tint lieu de tout, et la convention remplaça la tendance au réalisme, si accusée dans les derniers *Mystères*.

L'histoire extrinsèque du théâtre se réduit donc, pour cette époque, à quelques faits de détail concernant l'origine de la scène de l'hôtel de Bourgogne et des premières salles de spectacle de la capitale, installées d'abord dans les jeux de paume, de la façon la plus rudimentaire et la moins confortable. La couleur locale fait absolument défaut, dans le costume comme dans le décor. Le même habillement,—cuirasse collant au corps, avec tonnelets, brodequins, casque à panache et cheveux tombants,—sert à tous les rôles historiques depuis Alexandre ou César jusqu'aux descendants de Mahomet. Cependant sous Louis XIII, on fait l'effort de coiffer les Turcs d'un turban. Les choses vont ainsi jusqu'au temps de Corneille, dont le premier chef-d'œuvre, le *Cid*, inaugure la tragédie moderne et amène dans la mise en scène un perfectionnement notable. On commence alors à voir des décors à perspective régulière ; on ne les change pas encore dans le courant de la pièce (l'unité de lieu en dispense, et peut-être cette règle fameuse n'a-t-elle pas été imaginée dans un autre but), mais on supplée à cette opération difficile par les décors *simultanés*, comme dans les *Mystères*. En même temps, l'heure des représentations ayant changé et le spectacle ayant lieu en partie dans la nuit, le besoin de lumière donne naissance à divers systèmes d'éclairage, qui, de la simple chandelle au lustre aveuglant de nos jours, passeront par vingt transformations différentes.

Le théâtre moderne proprement dit date de Louis XIV. Il serait beaucoup trop long d'en suivre tous les développements. Notons seulement qu'au temps de Voltaire, en même temps que le goût et le style français s'imposent à toute l'Europe, en matière de spectacle comme pour le reste, il s'opère à la scène une révolution philosophique et littéraire. " Les sujets de pièces se modifient : l'aristocratie a peu à peu perdu de son prestige, elle est surtout ruinée, et la bourgeoisie gagne le terrain que lui cède son aînée. Aussi le bourgeois parvenu et enrichi paraît-il sur le théâtre et se substitue-t-il au type idéal de la comédie du dix-septième siècle, ou aux empereurs, aux rois et aux grands seigneurs qui jusque-là avaient seuls l'honneur de figurer dans la tragédie. La comédie entre dans

les détails circonstanciés de la vie, et particulièrement de la vie bourgeoise : on n'y parle plus de l'humanité en général et de ses vices ou de ses qualités, mais on y présente les défauts personnels d'un individu ou d'une classe d'individus déterminés."

Ajoutons que la critique de l'organisation sociale y prend une place importante. Beaumarchais est un des grands démolisseurs de son temps : il ne se contente pas de se mettre lui-même à la scène, avec ses passions et ses sentiments personnels ; il y introduit les idées nouvelles ; il s'y fait, lui et tous ses émules, le grand prédicateur de la Révolution, et le peuple, qui ne lit ni Voltaire ni Rousseau, mais qui court au théâtre, apprend de sa bouche, ou de la bouche de ses interprètes, les maximes égalitaires destinées à recevoir une si terrible application.

En 1789 et dans les années suivantes, ce ne sont plus seulement les idées, ce sont les faits du jour qui font invasion sur la scène. C'est la résurrection des sujets historiques ; mais quels sujets, et quelle histoire ! *La Prise de la Bastille*, *la Mort de Mirabeau*, *la Mort de Marat*, *la Royauté abolie*, *la Réunion du 10 avril* ou *l'Inauguration de la République française*, "sans-culottide dramatique que depuis on a qualifiée de parade grotesque," voilà, pour ne rien dire des autres genres, les spectacles régénérateurs offerts à la nation. Les acteurs, devenus des hommes politiques, sont divisés en deux camps et prennent une part active à la lutte des factions. C'est un point qu'avait commencé à mettre en lumière un écrivain dont les lettres chrétiennes déplorent la perte, Victor Fournel. Que de recherches il avait faites à ce sujet dans les archives et les bibliothèques ! Que de révélations piquantes il tenait en réserve !

Quoi qu'il en soit de ces burlesques personnages qui, doublement comédiens, en imposèrent tour à tour aux clubs et à la rue par leur faconde, leurs tirades creuses, leur pose théâtrale, c'est le bon public qui les prenait au sérieux qu'il est curieux d'étudier dans ce théâtre révolutionnaire.

Souvent le spectacle est dans la salle : "Royalistes et républicains s'y défient et se donnent des coups. On joue du gourdin et si les rixes prennent fin un instant pour laisser continuer le jeu des acteurs, les horions recommencent à pleuvoir à la sortie. Sans même qu'il y ait combat, il se produit, à certaines représentations, un entraînement inévitable en faveur de quelque émotion fortuite-ment soulevée par un spectateur. Un soir qu'on donne *Brutus* aux

Français, le public demande le buste du héros romain ; on l'apporte sur la scène aux applaudissements de la foule, qui, quelques instants après, réclame celui de Voltaire. Comme on n'a pas de socles pour les placer, deux gardes nationaux se relèvent à tour de rôle dans le fond du théâtre et les tiennent durant toute la représentation. A la fin, un assistant se lève : c'est un neveu de Voltaire, qui demande que le cercueil de son illustre parent soit transporté à Paris. Cette translation, s'écrie-t-il, sera le dernier soupir du fanatisme ! Les applaudissements couvrent sa voix, et l'on quitte le théâtre en bande pour aller réclamer au gouvernement les cendres de Voltaire."

A l'une des représentations de la *Liberté conquise*, l'auditoire demande, comme cela arrivait assez souvent, l'exécution du *Ça ira*, devenu le chant national de cette triste époque. L'orchestre obéit, et tous les spectateurs, agitant leurs chapeaux en l'air, font chorus avec les acteurs, au moment où ceux-ci prêtent le serment civique. Sur ces entrefaites on découvre dans la salle un des prétendus vainqueurs de la Bastille, nommé Arné : aussitôt le héros est enlevé de sa stalle, porté jusque sur la scène et couronné par Mlle Sainval.

Avec de tels incidents, il n'y a plus de théâtre possible. Les salles de spectacle deviennent une arène, et la mise en scène, la décoration reflètent elles-mêmes les sentiments amphigouriques exprimés dans le dialogue. Dans la *Glorification du 10 avril*, on voit surgir, du milieu des décombres de la Bastille, la fontaine de la Régénération représentée par la Nature, qui, pressant de ses mains ses fécondes mamelles, en fait jaillir une double source d'eau pure. Les conventionnels viennent boire de cette eau et en arrosent le sol au bruit des salves d'artillerie. A l'acte suivant, les mégères des 5 et 6 octobre apparaissent idéalisées, assises sur l'affût de leurs canons et parées de couronnes de laurier. C'est la légende de la Révolution qui commence son tour de France : c'est le grand travestissement de l'histoire contemporaine qui s'impose aux badauds par le plus efficace et le plus populaire des enseignements.

Il y aurait encore bien des vérités fâcheuses à ajouter au tableau que nous venons de tracer, mais d'autres l'ont fait dans cette revue et nous renvoyons nos lecteurs à leurs écrits. (1).

Pour terminer, citons quelques cas assez curieux et vraiment

(1) Voir *Revue canadienne*, janvier 1894, page 9, et octobre 1894, page 631.

amusants où les spectateurs, empoignés par le jeu des acteurs, se sont laissé entraîner à des manifestations contre le traître ou en faveur de l'innocence persécutée. Le gamin de Paris a joui longtemps d'une réputation toute particulière en ce genre ; nul plus que lui ne semblait croire " que c'était arrivé. " Mais il paraît que le public de certains pays étrangers le laisse bien loin derrière lui.

" En Pologne, au dix-septième siècle, un grand seigneur ne se gênait pas pour étendre raide mort à ses pieds l'acteur qui jouait le rôle de traître. En Amérique, à la fin du dix-huitième, l'attitude du public était presque identique. Lorsque, à Philadelphie ou à Boston, apparaissait sur la scène un uniforme rouge, de toutes parts se déchaînaient des accès de colère, même si le rôle de l'officier anglais dans la pièce était ridicule ou odieux. A bas l'habit rouge ! A bas l'Anglais ! A bas le tyran ! s'écriait une partie de l'auditoire. — Mais, disait le pauvre acteur, qui essayait de parlementer avec le public, vous voyez bien que le rôle que je joue est celui d'un lâche et d'un fat ; permettez-lui donc d'être Anglais. — Non, non, criait le peuple, nous ne voulons pas voir cet uniforme ! L'acteur allait endosser l'uniforme américain. La fureur redoublait encore : on se courrouçait contre le rôle qui prêtait des sentiments odieux et ridicules à un officier vêtu du costume national.

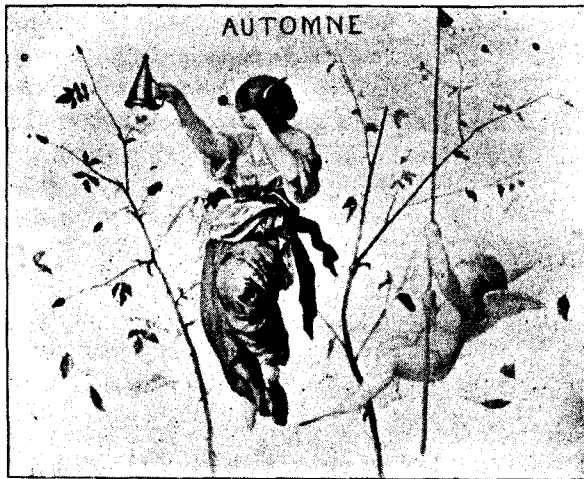
" C'était encore pire en Europe, au sud de l'Italie, dans une capitale où depuis longtemps florissaient les arts et la littérature, sous un climat idéal, que l'on considère comme le plus beau du monde, à Naples. En 1860, peu après la reconnaissance du gouvernement de Victor-Emmanuel, on jouait au théâtre San-Carlo la *Vivandière de Mugenta*. A un certain moment, dit un témoin oculaire, un général autrichien apparut : figure rébarbative, uniforme blanc, chapeau à plumes, ceinture jaune, croix et médailles sur la poitrine. Un murmure de mécontentement passa dans la salle. Le pauvre général entama sa tirade et parla de la bannière invincible des Halsbourg : on se mit à huer. L'acteur tint bon et continua ; on hurla : A la porte ! à la porte ! Quelques voix ajoutaient : " Mort à l'Autrichien ! " Au parterre, un homme se leva et cria : " Ah ! canaille ! si j'avais mon revolver, je te casserais la tête ! " Quelques gamins, qui par hasard avaient des souliers, les lancèrent à la tête du malheureux acteur. Il n'y tint plus : il arracha ses croix, son chapeau, sa ceinture, enleva son uniforme, le jeta par terre, le foula aux pieds, cracha dessus, fit un bond jusque dans les

coulissés, revint avec un drapeau tricolore et entonna un hymne patriotique.

“ Ce furent des cris de joie et des applaudissements à faire crouler le théâtre. On baissa la toile, on recommença la pièce. L'acteur revint avec son costume autrichien. Il n'avait pas fait trois pas sur la scène, que tous les spectateurs levés lui criaient des injures. Pour la seconde fois il dépouilla son uniforme et continua son rôle en manches de chemise. Chacune de ses paroles était accueillie par des huées. Le pauvre diable s'interrompait et disait : “ Moi, je suis bon Italien ; ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Autrichien.” Alors on applaudissait ; il reprenait son discours : on le huait de nouveau. Pendant toute la pièce, il en fut ainsi. Quand la représentation fut terminée, la foule s'assembla devant le théâtre, et les hommes disaient : “ Nous verrons s'il osera sortir, le lâche !”

Aujourd'hui ce serait plutôt l'uniforme français qui serait insulté dans les théâtres d'Italie, et, si je ne me trompe, il l'a déjà été. Ainsi vont les choses de la politique.

A. Seglancœur.



L'AUTOMNE

d'après J. L. Hamon



LE MOIS DES BLES D'OR

LE soleil de ses feux embrase la Nature,
Fière des nobles fruits qui lui doivent le jour ;
Il passe ses bras d'or autour de sa ceinture,
Et, père ivre de joie, à sa progéniture
Il donne le baiser du céleste séjour.

Tel le couple béni, qui voit grandir en âge
Les berceaux nés d'hier dans un commun baiser,
Se dit heureux de vivre, et, dans un saint langage,
Célébrant le Dieu fort, lui présente en hommage
Le sang que sa bonté daigna fertiliser.

Qu'ils sont beaux ces enfants pendus à la mamelle
D'où coulent à longs flots et la vie et l'amour !
Qu'il est doux de les voir courir en ribambelle
A travers champs, aux bords de l'onde qui ruisselle,
Tantôt chanter ensemble, et tantôt tour à tour.

Qu'ils sont beaux les blés d'or ondulant dans la plaine
Sous le souffle embrasé par l'astre de midi !
Ils se parlent tout bas, et leur suave haleine,
Comme l'encens fumant que répand l'urne pleine,
Se filtre dans les bois par l'ombrage attiédi.

Qu'ils sont beaux les vergers frissonnant d'allégresse
En sentant sur leurs bras frissonner leurs enfants !
Robustes, potelés, ardents, pleins de jeunesse,
Qui sucent le lait pur que fournit la tendresse,
Et boivent du soleil les rayons étouffants !

Qu'ils sont beaux les coteaux où fourmille la vigne
 Cachant le raisin vert dans ses rameaux touffus !
 Qu'ils sont beaux les étangs que sillonne le cygne,
 Et les ruisseaux des prés où le saule s'aligne
 Parmi fleurs et roseaux qui grandissent confus !

Oh ! qu'ils sont beaux les champs où la sueur de l'homme,
 Que féconda le roi des célestes flambeaux,
 Jaillit en épis d'or en vermeille rogomme,
 En fruits exquis, en fleurs que l'insecte consomme
 Ou que tresse la main aux berceaux, aux tombeaux !

Dans les rameaux feuillus qui couvrent les collines,
 Qui bordent la vallée et couronnent les monts,
 Près de l'onde qui roule, et dans les églantines
 Des orchestres ailés les notes argentines
 Flottent comme dans l'air flottent les ichneumons.

Il est une âme en tout, qui parle, chante et prie ;
 Qui boit le verre plein de miel et de nectar ;
 Qui frissonne d'amour, et de joie, et de vie ;
 Qui croit ; qui rend de cœur le culte de latrie
 A la main qui conduit l'astre-roi sur son char.

Cette âme n'est point Dieu ; cette âme est la Nature
 Faisant vibrer dans l'air un hymne solennel ;
 Cette âme, c'est le cri de toute créature
 Qui, quoique inconsciente, avec désinvolture
 Et d'un pieux transport, célèbre l'Eternel.

Etres qui sur le front portez la vive image
 De Celui qui de rien fit les mondes divers,
 Que vos mâles accents s'accordent au ramage
 Des orchestres des bois ; que votre noble hommage
 Monte vers Qui préside aux lois de l'univers.

Yale Medical School,
 27 mai 1896.

R. Del. Mat.

HISTOIRE DE LA CHARITE A MONTREAL

LES ENFANTS TROUVÉS.

SI digne qu'elle apparaisse de tous les respects, de toutes les sollicitudes, l'enfance n'a pas toujours profité des égards dont on l'entoure aujourd'hui. Le siècle qui s'en va, pliant sous une accablante accusation de dépravation et d'égoïsme, aura plus fait pour elle que les milliers d'années qui l'ont précédé. Un retour vers le passé en fournit aisément la preuve.

“ Plus on remonte les âges, plus on recule vers les civilisations primitives, plus on voit le souci de l'enfance manquer absolument. Dans l'antiquité historique même, nous retrouvons les traces de la rigueur du traitement réservé aux nouveau-nés. Platon et Aristote demandaient le sacrifice des enfants difformes, en même temps que la limitation du nombre de ceux qui devaient vivre, et préconisaient l'avortement pour arrêter l'essor de la natalité. Les lois de Lycurgue, de Solon, et, plus tard, celles de Romulus, de Numa et des décemvirs autorisaient l'infanticide. Sénèque lui-même s'efforce de démontrer que, lorsque la société supprime un enfant, elle n'obéit qu'à la raison, et Plutarque excuse l'infanticide dans les classes pauvres, en disant que l'on évite ainsi de faire de leurs enfants des hommes vulgaires et communs, mal nourris. ” (*La grande Encyclopédie*, tome 15e.)

Les Romains furent lents à adopter d'autres principes, l'empereur Alexandre Sévère ayant été le premier à les modifier. On leur dut plus tard les mesures enlevant au père le droit de vendre, de donner ou d'engager ses enfants, et l'obligeant à les élever. Au VI^e siècle, pour la première fois, on rencontre à Trèves quelques traces d'une fondation en faveur des enfants trouvés ; puis, au VII^e, une autre fondation à Angers, établie par saint Mainbeuf. Ces bons exemples ont des imitateurs, et des institutions analogues sont créées dans diverses contrées de l'Europe au cours de la période atteignant les débuts du XVII^e siècle. Mais les hospices demeurent trop rares encore pour faire face à tous les besoins.

“ La plupart des enfants exposés mouraient de faim et de froid, les autres devenaient la proie de mendiants qui leur brisaient les membres et les couvraient de plaies pour exciter la pitié publique, ou des bateleurs qui les dressaient, les disloquaient pour les faire servir, filles ou garçons, aux plaisirs de la foule. C'était une effroyable hécatombe et une honteuse exploitation. A peine quelques-uns, plus heureux, tombaient dans des mains vraiment charitables.

“ C'est à saint Vincent de Paul qu'il faut attribuer tout le mérite d'avoir attiré sérieusement l'attention publique, en France, sur le sort des enfants trouvés. En 1636, une pauvre veuve, aidée de deux domestiques seulement, commença à recueillir les enfants trouvés dans sa maison située à Paris, rue Saint-Landry. La veuve ne tarda pas à mourir. Les deux domestiques continuèrent à recevoir les enfants, mais les pauvres petits êtres recueillis mouraient en foule. *La maison de la couche* devint pour le peuple *la maison de la mort* ; un commerce régulier d'enfants s'y établit avec les bateleurs, les mendiants, les nécromanciens, qui venaient s'approvisionner de sujets, et aussi avec d'autres gens, les femmes syphilitiques qui voulaient se guérir en communiquant leur maladie à un nourrisson, les vieillards qui espéraient se rajeunir dans le sang des petits enfants. Le prix courant ne dépassait pas une livre par tête. Quand saint Vincent de Paul alla visiter la maison de la mort, il fut révolté par l'horrible spectacle qui se présenta à ses yeux ; un monceau d'enfants gisaient pêle-mêle, vivants, agonisants et morts sur des grabats puants. Il fit connaître ces faits aux Dames de charité de l'Hôtel-Dieu qui, le 27 janvier 1640, consentirent à se charger de la maison de la couche. Il continua à réunir des ressources pour son œuvre, en s'adressant d'abord à la reine Anne d'Autriche et en obtenant de Louis XIII, par son intercession, une pension annuelle de 3000 livres. En 1646, Louis XIV, âgé de huit ans, porta la pension à 12000 livres. C'était la première fois que l'État s'occupait des enfants trouvés. Il fallut lutter longtemps encore pour maintenir l'œuvre créée contre le découragement, le défaut de ressources, car les enfants affluaient et le déficit arrivait aisément.” (*La grande Encyclopédie*, tome 15e.)

Bien rares sont aujourd'hui les nations civilisées manquant de services spéciaux au profit des enfants trouvés ou privés de

soutien. En Europe surtout, la charité publique ou privée les a depuis longtemps adoptés et veille attentivement sur eux jusqu'à l'heure où ils peuvent renoncer à la protection en se suffisant à eux-mêmes.

Ce qui fut la Nouvelle-France n'a pas à redouter les jugements de l'histoire, quant à la façon dont elle s'acquitta de ses devoirs envers l'enfance malheureuse. Celle-ci connut les bienfaits de l'assistance dès les premiers temps de l'occupation, et Montréal naissait à peine, que déjà on s'y préoccupait du sort des petits malheureux. Les seigneurs hauts justiciers, chargés de la perception des amendes, pourvoyaient avec les ressources en provenant, aux dépenses nécessitées par une protection à cet effet régulièrement organisée. Le Séminaire de St-Sulpice fit face à cette charge tant qu'il conserva la haute justice de l'île, mais lorsque, en 1694, le Roi de France réunit cette partie de l'administration à son domaine, le gouvernement de la métropole en devint responsable. Le procureur de Sa Majesté désignait une sage-femme, recevant des gages, pour recueillir les enfants et leur procurer des nourrices dont elle avait la surveillance. Ces dernières touchaient 45 francs pour le premier quartier de la nourriture de chaque enfant, et 10 francs par mois jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de 18 mois. Alors, ou même dès qu'il était sevré, on le plaçait chez un habitant de la ville ou de la campagne qui recevait, d'ordinaire, 45 francs, et pouvait, lorsque l'enfant était en âge de se rendre utile, l'employer à son service et le garder comme domestique jusqu'à ce qu'il fût parvenu à l'âge de dix-huit ou vingt ans.

Mais les dispositions les plus sages ne parviennent jamais à prévenir les abus, et il arriva parfois que celles que l'administration jugeait dignes de sa confiance méconnaissent leurs engagements au point de donner ou vendre à des sauvages les enfants dont elles devaient remplacer la mère. Ces faits se renouvelèrent assez fréquemment pour provoquer une ordonnance, consignée aux archives de la marine et édictant des peines sévères contre les coupables.

C'est vers la même époque (16 novembre 1754) que la supérieure de l'hôpital général de Montréal recueillit dans cet établissement un petit nombre d'enfants trouvés. Elle avait proposé de les y réunir tous si le gouvernement consentait à contribuer aux dépenses de leur entretien ; mais le concours sollicité

ayant été nettement refusé, ce projet ne reçut qu'une très incomplète exécution. Quand la conquête eut placé le Canada sous le sceptre du roi d'Angleterre, les mêmes démarches furent répétées, sans plus de succès, auprès de la nouvelle administration. L'utilité, la nécessité d'une organisation sérieuse devenaient cependant de plus en plus manifestes, les désordres inséparables des temps de guerre ayant aggravé la corruption des mœurs, le libertinage et considérablement accru le nombre des victimes de la débauche et de la misère.

“ Dès que l'autorité publique eut cessé d'en prendre soin, on
 “ ne tarda pas d'en voir, çà et là, d'exposés dans les rues, dans
 “ les carrefours de la ville, et même par les grands chemins,
 “ presque toujours abandonnées à la merci des animaux et aux
 “ injures de la saison. Madame d'Youville apprit un jour qu'on
 “ avait trouvé deux de ces enfants noyés dans la petite rivière qui
 “ coule le long des murs de l'hôpital général, et qui n'était point
 “ alors renfermée comme aujourd'hui dans un canal souterrain.
 “ Dans une autre circonstance, étant sortie pour les affaires de sa
 “ maison, elle aperçut sur le chemin un de ces petits infortunés
 “ qu'on avait caché en terre et qui n'était enterré qu'à demi. Un
 “ autre jour que, pendant l'hiver, elle traversait sur la glace la
 “ rivière dont nous venons de parler, elle vit le corps d'un petit
 “ enfant tout gelé qui y avait été jeté, le poignard encore dans la
 “ gorge, et dont les petites mains, qui paraissaient élevées sur
 “ la glace, semblaient demander justice d'un si horrible forfait.”
 (*Vie de madame d'Youville*, page 186.)

En présence de pareilles calamités, la pieuse femme qui avait réorganisé le premier refuge établi en faveur des pauvres en la ville que fonda Maisonneuve, jugea qu'il manquait un rouage essentiel à son institution, et elle n'hésita plus, malgré les charges nombreuses qu'elle supportait déjà et nonobstant l'exiguité de ses ressources, à ouvrir sa porte à tous les enfants abandonnés que Dieu lui enverrait, pour les sauver de la mort et en faire des hommes. Personne, sur les nouveaux continents, n'avait encore songé à se dévouer ainsi au profit de l'enfance délaissée, et la gloire de cette grande pensée revient, sans conteste, à une descendante des premiers colons français, madame Marie-Marguerite de Lajemmerais, veuve de M. François Madeleine You d'Youville, fondatrice des sœurs de la charité de Ville-Marie, dans l'île de

Montréal. Les débuts de la louable et profitable entreprise remontent aux derniers mois de 1760, et, depuis cette époque reculée, les filles de madame d'Youville, continuatrices de son œuvre, n'ont pas un seul instant cessé de remplir leur mission, et de tendre les bras vers les frêles créatures privées, en venant au monde, de tout appui et ramassées, presque sans vie, dans les ordures des voies désertes ou agonisant sur les bancs de neige, fouettés par les bises mordantes de l'hiver.

C'est dans une partie des infinissantes constructions, à travers les dépendances de l'imposant monastère possédé par les Dames de la charité (plus connues sous la désignation de Sœurs grises) sur la rue Guy et autres rues avoisinantes, à Montréal, que l'on rencontre l'asile des enfants trouvés. J'ai eu l'avantage de parcourir en tous ses détails cette remarquable institution, et je commence par déclarer que je veux en dire du bien, beaucoup de bien. Le reproche d'avoir forcé la louange, que m'ont attiré mes dernières notes sur l'asile des aliénés de Saint-Jean de Dieu, ne me détournera pas de mon dessein. Je ne manque jamais de reproduire mes impressions avec une entière sincérité, et je serais aussi coupable de les atténuer quand elles peuvent provoquer un jugement sévère, que de les exagérer au cas où elles doivent solliciter l'approbation. Je ne sors pas de contrées inhabitées, d'ailleurs ; j'ai vu le jour en un pays où la bienfaisance publique et privée sont en honneur depuis des siècles et où leurs merveilles ne se comptent plus. Mais si, quoi qu'il en coûte à ma vanité de se patriote, je rencontre sur ma route des pratiques supérieures, des usages préférables à ceux que j'ai connus au milieu des miens, il me reste le droit, sinon le devoir, de les signaler, de les livrer à la publicité. Le titre et la qualité des personnes en cause ne sauraient davantage modifier mes appréciations. Je m'efforce d'être juste, et je rends hommage aux mérites de l'homme du monde aussi bien qu'à l'habitant des cloîtres, à la mère de famille vertueuse et digne, tout autant qu'aux bonnes âmes consacrant leur vie au soulagement de l'infortune et de la misère.

Ma visite débute par la crèche ou salle contenant les tout jeunes enfants, *les bébés*, qui comptent de quelques heures, quelques jours à dix-huit mois d'existence. Elle est disposée pour en recevoir soixante, mais n'en recueille que trente au moment où j'y suis admis. C'est encore un nombre, et pourtant pas un cri, pas une

plainte ne se fait entendre. La plupart des petits réfugiés dorment du calme sommeil de l'enfance, chaudement enveloppés dans leurs couvertures; d'autres, déjà exercés à essayer leurs jambes, parcourent la vaste pièce d'un pas hésitant, et les plus avancés, à califourchon sur leur cheval de bois, se bercent au galop automatique de leur docile monture. On me montre, un par un, tous les berceaux, toutes les couchettes ayant un occupant. J'ai vu fréquemment plus de luxe, plus de soieries, plus de dentelles, mais rarement une meilleure distribution, autant d'ordre, une aussi évidente propreté. Les nouveau-nés des millionnaires profitent des coûteux produits des manufactures en renom; la batiste de l'Inde, les toiles surfines recouvrent seules leurs chairs délicates; leurs linges exhalent les senteurs des poudres parfumées. Là se bornent leurs avantages. Les bois précieux supportant leurs couches ne sont pas plus reluisants que la modeste charpente des petits lits de l'asile; la plume sur laquelle ils reposent n'a pas plus de souplesse; la blancheur de leurs draps ne parvient pas à éclipser celle des cotonnades employées au refuge; la laine qui les protège ne répand pas plus de chaleur, et tous ne connaissent pas peut-être l'usage de ce carré de moelleuse flanelle rabattu sur la partie des lainages pouvant avoir contact avec le visage et les mains, pour éviter à ceux-ci toute sensation désagréable.

En dehors des linges de dessous, au grand complet, et égalant ceux usités dans les familles aisées, chaque enfant porte le jour une robe longue, sans taille, de flanelle dite d'opéra, dont les teintes varient à l'infini, passant du gris de fer au rose pâle, du grenat au jaune citron, du rouge vif au bleu de ciel, du mauve accentué au violet tendre. Et la bavette immaculée, blanche comme neige, plaque sur les mignonnes poitrines ses contours gracieux, accentuant l'éclat des étoffes et augmentant l'expression enfantine des têtes à peine formées qui les surmontent. Cet accessoire est constamment vierge de toute souillure, étant à tout instant renouvelé, et les armoires où, chaque matin, se dépose l'approvisionnement de la journée, en laissent voir des piles surélevées soigneusement alignées.

La toilette de nuit est conforme à celle des bonnes maisons, et nombreuses sont les mères dignes de ce nom qui s'extasieraient devant les précautions arrêtées à l'avance pour que les adoptés des sœurs soient constamment et sans délai fournis de tout le nécessaire, la nuit comme le jour.

La crèche est pourvue d'un appareil, sorte de four chauffé à la vapeur, pour ramener rapidement à une température normale les organes et les membres des petits êtres ramassés l'hiver sur les surfaces glacées. Cet appareil fonctionne, hélas ! plus souvent qu'il ne faudrait. Les pauvres créatures sont plus d'une fois présentées dans un état vraiment alarmant, pliées à la hâte dans quelques vieux chiffons, enroulées dans des lambeaux de journaux. Tout récemment, un d'eux avait l'épiderme cousu avec son enveloppe, et les piqûres d'aiguille martyrisaient son corps amaigri que le sang tachait par places.

Tout à côté de la crèche se trouvent les approvisionnements du lait nécessaire à l'alimentation quotidienne des jeunes pensionnaires, forcément élevés au biberon. Les vaches de l'établissement pouvoient aux besoins journaliers et aucune fraude n'est à craindre quant à la qualité du produit. Au surplus, un stérilisateur fait partie du matériel et la nourriture n'est employée qu'après avoir été soumise à son action préservatrice. On ajoute au lait naturel du sucre de lait et de l'eau de chaux pour augmenter ses principes fortifiants. Cette préparation est administrée dans des bouteilles sans tube, simplement pourvues d'un court tetin de caoutchouc, et graduées dans leur longueur pour proportionner les quantités à l'âge de l'alimenté. Une dose de lait lui est présentée de deux en deux heures, et, dans les intervalles, on lui offre une autre dose d'eau stérilisée. Les plus âgés reçoivent, en outre, de la bouillie trois fois par jour. Pendant le temps nécessaire à chaque enfant pour épuiser le liquide qu'il doit absorber, il est tenu aux bras de la nourrice, qui s'assure ainsi que l'opération s'accomplit sans inconvénient et selon les règles.

Dans une autre dépendance, on rencontre les ustensiles nécessaires à la toilette, bains, baignoires, sièges de commodité.

Les linges salis ne séjournent pas un seul instant dans les pièces affectées aux nourrissons. Un boyau spécial les transmet sans délai à leur buanderie particulière, installée dans les sous-sols.

Trois sœurs titulaires et sept sœurs auxiliaires sont constamment attachées au service de la crèche. Elles sont secondées par quatre surveillantes de nuit. Chaque nourrice a quatre bébés sous sa garde.

L'institution reçoit en moyenne, chaque année, trois cents enfants, destinés à la crèche. Presque tous ont été abandonnés ou

trouvés, mais les neuf dixièmes environ succombent après un court séjour, les souffrances qu'ils ont endurées dès leur naissance ne leur permettant pas de continuer la lutte. Et ils s'en vont, anges aux blanches ailes, dans un monde qui leur gardera meilleur accueil, emportant de leur passagère apparition dans cet asile qui voudrait tant les retenir, un souvenir reconnaissant pour le bien qu'ils en ont reçu.

Tout ce qui se rattache à la crèche est placé sous la direction de la sœur Nadaud, qui est à la tête de ces services depuis déjà de longues années. Une communauté d'une importance égale à celle des Sœurs Grises n'a peut-être pas grand mérite dans la formation de son haut personnel. Les sujets abondent, leurs aptitudes varient à l'infini; ils doivent aux règlements, aux ordres reçus, une obéissance absolument passive, et avec une direction intelligente on obtient d'eux des résultats prodigieux.

Ces considérations ne m'empêcheront pourtant pas de dire que l'administration a eu la main singulièrement heureuse, en appelant la digne religieuse que j'ai nommée à ces fonctions exigeant tant de tact et surtout un si constant dévouement. Légèrement corpulente, avec une physionomie respirant la santé, toujours souriante et douce, elle court, empressée, d'un berceau à l'autre, s'arrête et se penche chaque fois que la petite tête reposant sur l'oreiller blanc laisse échapper la moindre plainte, et ne la quitte qu'après l'avoir rassurée, consolée. C'est elle qui me montre les détails de la literie de tous les membres de sa chère famille, fouille dans leurs langes, met à nu, cette passion des véritables mères, leurs chairs rosées, n'ayant rien à craindre de l'examen le plus minutieux, de l'observation la plus sévère. La satisfaction du devoir accompli éclaire son regard d'une expression de fierté bien naturelle, et à la franchise de ses allures, on reconnaît qu'elle est pleinement approuvée par sa conscience. Avant de prendre le voile et de renoncer pour toujours à ce que l'on appelle les joies de ce monde, elle a, de concert avec les fillettes de son âge, joué à la petite mère et entrevu cette maternité pour laquelle toute femme fut créée. Son inexpérience, son innocence ne lui enseignaient autre chose que le grand amour qu'elle devinait en faveur des poupons roses qu'elle trouverait un jour dans ses bras et pour lesquels elle se sentait prête d'avance à tous les sacrifices. Tant méritoire que soit la condition de la mère de famille selon la nature,

si nombreux et si utiles que se comptent ses devoirs, la Providence a jugé la sœur Nadaud digne d'une plus haute mission : elle en a fait la mère universelle de tous ceux qui n'ont pas de mère. C'est elle qui maintenant donne toutes ses tendresses, toute son âme de femme à l'enfant de la fille perdue, conçu et venu au monde dans un repaire infect, aussi bien qu'au nouveau-né de l'ouvrière dont les privations et la misère ont desséché le sein ; au produit de serments qui paraissaient sincères et éternels et qui ont fini par la plus lâche des trahisons, comme à l'innocente créature que sa propre mère a jetée au coin d'une ruelle, à la nuit tombante, pour se soustraire à ses obligations envers elle.

Cette noble tâche, la courageuse fille l'accomplit depuis bien du temps, et ce ne sera que, cassée par les fatigues ou par l'âge, qu'elle y renoncera.

Racontant le sublime dévouement d'une sœur de charité de Paris qui avait tendu son bras nu à l'opérateur pour en laisser arracher, lambeau par lambeau, des parties de peau employées au pansement des chairs brûlées d'un petit malade, le chroniqueur d'une feuille peu suspecte d'un excès de sympathie pour les ordres religieux, s'écriait dans son enthousiasme : *Sœur Thérèse, vous êtes une sainte !* Ce témoignage admiratif est prêt à s'échapper de mes lèvres en ce moment. Je l'y retiens pour ne pas blesser la modestie de celle dont chacun peut apprécier les qualités et les hautes vertus.

L'attachement de la chère sœur pour ses élèves est réellement profond et ce n'est jamais sans un vif chagrin qu'elle voit arriver l'heure de la séparation. Et si elle s'est parfois permis de se tromper volontairement sur leur âge et de les faire naître soixante ou quatre-vingt-dix jours plus tard, qui oserait lui jeter la première pierre ?

Une petite salle ouvrant directement sur l'extérieur, sert à recevoir les enfants amenés à l'institution. Une personne, une femme étrangère à la communauté, est attachée à ce service. Elle accepte invariablement tous ceux qui se présentent, sans jamais en refuser un seul. Elle a pour unique instruction de chercher à connaître, lorsqu'il y a possibilité, l'âge des amenés et de savoir s'ils ont reçu le baptême. Quand il est fourni quelques détails sur l'état civil de l'enfant, on les enregistre exactement, pour en user dans son intérêt, si les événements le permettent, mais, en aucune circonstance, on ne provoque les confidences à cet égard.

Leur dix-huitième mois arrivé, les enfants de la crèche sont dirigés vers d'autres salles, où ils continuent à profiter des soins les plus attentifs. Ils y séjournent jusqu'à l'âge de sept ans. On ne les soumet à aucun travail avant leur cinquième année, qui les trouve entamant leurs trois heures et demie de classe par jour.

Ils sont actuellement au nombre de 50, et paraissent tous jouir d'une santé parfaite. J'ai visité leur dortoir, où ils disposent d'un lit avec sommier, matelas de plumes, deux draps de lit, deux oreillers, deux couvertures de laine et une courte-pointe blanche et rouge. Leurs salles de toilette et de bains ne laissent rien à désirer.

Je les trouve dans leur salle de récréation, en habits de cérémonie, parce que c'est jour de fête religieuse pour la communauté, et ils me semblent ravissants avec leur grand col blanc à la Henri IV, leur blouse et leur pantalon écossais, leur petite jupe noire, leurs bas noirs irréprochables, et leurs bottines militairement lacées et astiquées. On peut les prendre un à un, les mignons, les tourner et les retourner en tous sens, mais on ne trouvera rien à redire à leur mise, simple mais de fort bon goût, et que les mères de famille dans l'aisance se garderaient bien de répudier.

Les enfants de 7 à 12 ans sont au nombre de 70. Ils jouissent des mêmes avantages que ceux de la deuxième catégorie, au point de vue des soins physiques, disposant de lits identiques et d'appareils complets pour la toilette. Ils suivent les cours de l'école des Frères établie dans le quartier, où ils sont conduits matin et soir, et ils consacrent à l'étude plusieurs heures par jour dans leur maison.

Pour ne pas les exposer à des insinuations malveillantes de la part des autres élèves, les Frères ont pris l'engagement de ne jamais dévoiler leur situation, et de leur épargner toute humiliation à ce propos.

Eux aussi, à cause de la fête dont j'ai parlé, portaient leurs vêtements du dimanche, et si j'avais le droit de présenter une observation à ces dames, je dirais qu'elles gâtent beaucoup trop leurs grands garçons et qu'elles les habillent trop élégamment. Qu'on en juge : ces jeunes messieurs portent un costume complet de beau drap bleu marin, très foncé, veste, gilet, pantalon coupés à la dernière mode. La culotte est courte et laisse voir un bas noir bien tiré et une fine chaussure toute reluisante. Leur chemise blanche, à col droit avec coins cassés, sort des mains d'habiles repasseuses, et

sur son plastron s'alignent les bouts symétriquement disposés d'une cravate de belle soie noire.

Mais où je trouve le comble, le *nec plus ultra* des petits soins, c'est dans la pointe du mouchoir blanc sortant négligemment de la poche de côté, sur la poitrine. Les cheveux bien peignés, légèrement ondulés sur le front, sont entretenus et taillés au goût du jour, et pas la plus légère tache, pas un grain de poussière ne se laissent voir sur aucun de ces costumes paraissant tous absolument neufs et comme servant pour la première fois. Les intérieurs riches seraient dans l'impossibilité de montrer des enfants mieux entretenus, et il est bien certain qu'on ne rencontrerait rien de semblable dans les collèges ou maisons d'éducation de la province entière, qui sont grassement payés pour veiller sur le bon entretien de ceux qu'on leur confie, mais qui se laissent à cet égard singulièrement distancer par les protectrices des enfants trouvés, n'attendant, elles, leur rétribution, leur récompense que de Dieu.

J'ai cherché à lire sur la physionomie des jeunes hospitalisés pour savoir s'ils étaient satisfaits du traitement qu'ils reçoivent dans l'institution. Leurs yeux ont franchement et sans hésitation rencontré les miens et répondu à ma demande. Le naturel, le calme de leur regard m'ont pleinement édifié; tous m'ont paru tenir à leur famille d'adoption et avoir pour elle un réel attachement. En dehors des bons soins qu'on leur prodigue, les attentions dont ils sont l'objet, ils ont un avantage sur les jeunes enfants obligés de quitter père et mère pour gagner l'internat. Ils ne savent rien des tribulations retracées par Sully Prud'homme en ces strophes inoubliables:

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguère
Douillettement ensevelis
Dans leurs berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères! coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin!
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin.

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut,
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Les protégés des Sœurs Grises ne connaissent pas ces enfantines angoisses. Continuant à demeurer dans les bras qui les ont toujours guidés et soutenus, ils ne subissent aucun changement, aucune transition, et il leur est bien permis d'aimer les lieux où ils se croient nés, où leur enfance s'est écoulée plus heureuse qu'elle ne l'eût été auprès de ceux qui les ont mis au monde.

On enseigne aux enfants de 7 à 12 ans la musique, le chant, la gymnastique et même les exercices militaires. On me montre une photographie très réussie où ils sont représentés exécutant l'exercice à la baïonnette. Je remarque qu'ils portent à cette occasion le véritable costume du soldat, et qu'ils ne font pas plus mauvaise figure que d'autres sous le harnais des combattants.

La sœur qui en a la charge mérite les plus grands éloges pour les soins attentifs dont elle les entoure. Gaie, rieuse, non moins que tendre et bienveillante, elle obtient d'eux tout ce qu'elle peut leur demander, sans jamais les rudoyer, les molester, par la seule influence de l'affection, du réel attachement qu'elle a su leur inspirer.

Les jeunes filles, au nombre de 110, occupent un local spécial. Elles sont divisées, comme les garçons, en deux catégories de 18 mois à 7 ans et de 7 ans à 18 ans. On les instruit dans l'établissement, qu'elles ne quittent jamais et où elles apprennent, en dehors des connaissances scolaires habituelles, la couture, le repassage, le raccommodage du linge (cet oiseau rare au Canada) et les soins du ménage. Elles profitent de l'assistance jusqu'à leur dix-huitième année.

Les pensionnaires des couvents à rétribution élevée ne profitent pas de plus grands avantages, au point de vue du bien-être et des soins, que les orphelines des Sœurs de la Charité. Pour celles-ci, autant que pour les autres, les dortoirs sont vastes, largement ventilés et éclairés, la literie complète. Les tables des réfectoires ne manquent d'aucun des ustensiles et accessoires habituels, tels que nappes, serviettes, couverts, couteaux. Les cabinets de toilette montrent des assortiments de peignes, de brosses à dents ou autres, de pommades et parfums.

J'ai eu l'occasion de le dire déjà : décrire une partie quelconque d'un établissement tenu par des dames religieuses, c'est d'avance annoncer qu'il est irréprochable quant à l'ordre, la propreté, l'agencement. Ces qualités sont de fondation, et je tiens pour inutile d'affirmer que les mères des enfants trouvés ne craignent à cet égard la comparaison avec qui que ce soit.

Quand le moment de la séparation est arrivé, pour les filles comme pour les garçons, l'institution s'est par avance occupée de trouver aux partants une situation leur permettant de suffire à leurs besoins. Aucun d'eux ne se met en route sans être assuré d'utiliser immédiatement ses capacités. Les services des maisons privées sont en général choisis par les jeunes filles. Les emplois divers dans les magasins et les manufactures, dans les ateliers, les travaux des champs sont offerts aux jeunes garçons. Mais leur ancienne famille ne cesse pas de veiller sur eux tous ; elle les visite fréquemment, s'informe de leur santé, des traitements qu'ils reçoivent et si elle acquiert la certitude que la position n'est pas acceptable, pour quelque motif que ce soit, elle s'empresse de retirer celui qui la subit, de le ramener à son premier gîte, où il est choyé comme auparavant jusqu'à ce qu'il ait rencontré une occasion plus favorable.

Malgré les efforts tentés par les Sœurs pour diriger leurs enfants vers l'agriculture, ceux-ci préfèrent aller à l'industrie et ne pas quitter la grande ville. C'est regrettable, mais le courant qui entraîne tout vers les centres à population dense n'est pas sur le point d'être réprimé, et il serait prématuré de songer à ramener à cet égard un profitable équilibre.

En France, un notable contingent des enfants assistés est dirigé sur l'armée, qui y trouve d'excellents auxiliaires et des serviteurs aussi intrépides que dévoués. Les mœurs de nos contrées se prêteraient peu à pareil usage. On y fait trop supporter à des innocents le poids d'une situation qu'ils n'ont pas provoquée, et on y oublie trop aisément, au moins à ce point de vue spécial, que les fautes sont personnelles. Là-bas, la naissance n'entrave l'avenir de personne, et, quel que soit l'état civil d'un honnête homme, on n'hésite pas à lui ouvrir toutes les portes, à lui conférer les plus hautes dignités, à lui réserver un siège sous la coupole des académies.

On me reprochera sans doute d'avoir, au cours de cette ébauche, trop insisté sur les avantages matériels, sur les effets apparents, et d'avoir laissé dans l'ombre le côté moral, les principes enseignés et mis en pratique. Je réponds d'abord que si les jeunes adoptés suivent les conseils qu'on leur donne dans l'établissement quant à leur conduite future, ils compteront au nombre des citoyens estimés et respectables. J'ajoute que le traitement extérieur, visible est pour eux d'importance capitale. L'état des mœurs

fait que leur titre les place en quelque sorte hors la société, et il est nécessaire qu'ils ignorent toute leur vie, si possible, ces peu bienveillantes dispositions. Ne rien faire qui puisse leur permettre de soupçonner leur situation, telle est la règle à suivre. Et s'ils se voient vêtus, logés, soignés tout comme ceux qui ont le bonheur d'avoir une famille, toute idée d'infériorité sera écartée; ils pourront prétendre à cette égalité après laquelle chacun aspire. Les méthodes suivies ailleurs et qui font affubler les enfants assistés d'un costume spécial, souvent grotesque, n'ayant aucun rapport avec leur âge, me semblent des plus condamnables. On peut en dire autant des désignations qu'on leur applique *d'enfants rouges, d'enfants de l'étoile, d'enfants bleus, d'enfants gris*. Je me souviens de l'impression pénible que j'ai toujours éprouvée lorsque, par les rues de ma ville natale, je rencontrais, conduits à la promenade par des frères, la longue file des enfants trouvés, fagotés dans un complet de velours bleu, bigarré de jaune sur toutes les coutures, leur petite tête emprisonnée dans une énorme casquette de livrée au sommet de laquelle s'étalait, comme un tournesol gigantesque, une énorme étoile de drap jaune. Leur démarche lourde, leur mine pitreuse, leur attitude embarrassée faisaient peine à voir. Ils se sentaient regardés par tous les passants, et quand arrivait jusqu'à leurs oreilles cette remarque échappée à plus d'un: ce sont les enfants de l'étoile, on les devinait humiliés, attristés, malheureux. Confiés à des hommes, ils ne trouvaient pas au retour, dans ces maisons tristes comme leur âme, les consolations qu'une femme seule sait donner, ni rien qui pût suppléer à ce langage de l'amour maternel dont leur jeune cœur avait l'intuition et qui eût plus d'une fois diminué leur profonde misère.

De temps à autre j'ai croisé, par les grandes voies de Montréal, les protégés des Sœurs Grises, et mes sensations ont été tout autres. Sans la présence des deux religieuses qui fermaient la marche, tranquilles et rassurées par la bonne tenue de leur escouade, on eût pu croire à la rencontre de n'importe quelle division d'un collège quelconque, ou plutôt d'une école laïque formée d'élèves appartenant tous aux rangs aisés de la société.

L'uniformité du costume aurait seule contredit cette dernière supposition, mais comme ils ressemblaient tous, ces orphelins, aux enfants de leur âge qu'on coudoie, aux heures encore matinales, sur tous les points de la ville, se rendant, sac de cuir au dos ou lainage

vert sous le bras, aux divers établissements d'instruction de leur quartier !

Vêtus ainsi que les fils des meilleures familles, ils allaient paisibles, nullement étonnés, aucunement surpris, le regard assuré, observant les faits, les incidents multiples des chaussées et des trottoirs, se sentant à l'aise, et paraissant joyeux de leur course à travers gens et choses, familiers déjà avec le mouvement et les bruits du dehors. N'étant pas privés, dans l'asile, des douceurs, des gâteries que recherche l'enfance, ils passaient devant les étalages de jouets, tout auprès des vitrines des pâtisseries et des confiseurs sans un geste d'envie, ne manifestant pas l'ombre d'un désir.

En les observant longtemps s'éloigner, je songeais que, peut-être, dans les équipages somptueux qu'ils trouveraient sur leur chemin, un d'eux allait rencontrer celui qui l'avait mis au monde dans une heure de caprice ou de folle passion bientôt suivie du plus criminel des abandons.

Sur les sièges moelleux, capitonnés de soie, des têtes blondes ou brunes devaient sourire à cet heureux, à ce puissant qui se considérait comme le modèle des pères, oubliant qu'il avait commis le plus lâche des meurtres, et immolé d'un coup son propre enfant et la malheureuse par lui abusée. Quand la loi des hommes reste impuissante devant de pareils forfaits, la justice divine devrait être moins lente à les punir.

Je me disais aussi qu'il ne serait pas impossible que la jeune mère que je voyais s'en aller entièrement voilée de deuil, froût de son crêpe, parmi l'escorte des Sœurs, le fils de la délaissée dont elle avait sciemment pris la place. Il vivait lui, le pauvre abandonné, mais pour la punir, elle, de sa mauvaise action, le fruit d'un amour honnête de par la loi, mais que Dieu considère comme sacrilège, avait été emporté par la mort, et les pleurs longtemps versés devant le berceau vide pouvaient seuls racheter sa faute et obtenir miséricorde.

Telle est l'œuvre des enfants trouvés qui fonctionne à Montréal depuis cent trente-six ans. En sachant qu'elle élève annuellement deux cent cinquante enfants, on peut se rendre compte des services qu'elle a rendus à la société. Ses mérites s'augmentent de cette circonstance, qu'elle se suffit à elle-même et n'est aucunement aidée dans ses sacrifices répétés. On ne saurait, en effet, considérer comme un secours la modique somme de cent cinq piastres qui lui est an-

nuellement allouée par le gouvernement de la province. Il y a là de quoi satisfaire le socialisme le plus échevelé, et jamais réformateur n'eût osé aller jusqu'à demander que ce qui est au premier chef une charge publique fût supporté par un seul, gratuitement et sans recours contre la collectivité.

Je pense donc que je ne rencontrerai pas de contradicteur si hautement je proclame que les Sœurs Grises ont bien mérité du pays en se dévouant à l'enfance malheureuse, uniquement pour obéir à la loi d'amour proclamée, il y a deux mille ans, sur les hauteurs du Golgotha.

Je ne manquerai plus désormais, en passant devant les crèches de la rue Guy, de me découvrir tout bas, bien bas, en témoignage de mes sentiments de sympathie et de respect pour les bonnes âmes qui ont fait vœu de s'y dévouer jusqu'à leur mort. Et quand, au retour des nuits d'hiver, le vent fera trembler mes vitres et pleurer les longs réseaux de fils s'alignant sur les rues où s'amoncellent les glaçons et les neiges, si ma pensée se reporte vers les malheureux petits êtres que des mains criminelles déposent furtivement aux endroits ignorés, je cesserai de trop vives alarmes. Je reverrai les bras de la sœur Nadaud tendus de leur côté, les langes bien chauds préparés pour les recevoir, le berceau moelleux où ils reposeront leurs membres trop vite condamnés à la souffrance, et je bénirai Dieu d'avoir ainsi placé le bien à côté du mal.

J. Germano.



COMBAT NAVAL DE YA-LU

I

LA flotte de Pe-Ho avait quitté Ta-Kou le 14 septembre 1894. L'amiral Ting la commandait. Forte de quatorze bâtiments (1) et de six torpilleurs, elle convoyait six paquebots, portant 4,000 hommes, des armes et des munitions à destination de Corée. Le 16, au matin, apparut la baie profonde où, par un estuaire tortueux, le Ya-Lu verse ses eaux. Transports et torpilleurs remontant le fleuve commencèrent le débarquement. La flotte resta au mouillage, à douze milles environ, dans la baie.

Durant la route, aucun navire suspect n'ayant été signalé, l'amiral Ting jugea inutile de s'éclairer au loin. Il ordonna seulement de se maintenir en pression. La mer était calme, le ciel assez pur. La nuit fut tranquille.

Tranquille aussi la matinée du 17. Mais, entre dix et onze heures, les vigies annoncèrent : " Fumée à l'horizon ! " Successivement, on reconnut douze navires japonais : les croiseurs *Yoshino*, *Takatihō*, *Akikusima*, *Naniwa* ; les garde-côtes *Matsushima*, *Itsushima*, *Hasidate* ; le croiseur *Tyoda* ; la frégate cuirassée *Fu-So* ; le croiseur *Hi-Yeï* ; la canonnière *Akaki* et le paquebot, croiseur auxiliaire, *Saykio-Maru*. C'était la flotte de l'amiral Ito. Elle avait aidé jusqu'au 16 les troupes japonaises, à l'embouchure du Ta-Tung, et revenait surveiller la côte nord de Corée.

Se voyant surpris, Ting rappela ses torpilleurs, dérapa ses ancres et manœuvra pour sortir de la baie. Activité trop tardive ! Un défaut complet de vigilance l'obligeait maintenant d'accepter le combat dans une sorte d'impasse étroite et rocheuse. Chez lui, toutefois, l'incapacité n'excluait pas la bravoure : formant sa flotte

(1) Cuirassés : *Ting-Yuen* et *Chen-Yuen* ; — croiseurs protégés : *Lai-Yuen*, *King-Yuen*, *Yang-Wei*, *Tsao-Yong*, *Chi-Yuen*, *Ching-Yuen*, *Huang-Tai* et *Feo-Chow* ; — croiseurs torpilleurs : *Kouang-Ki* et *Kouang-Ping* ; — une canonnière cuirassée : *Ping-Yuen* ; une canonnière alphabétique. — Douze seulement de ces navires furent engagés au combat de Ya-Lu ; les croiseurs *Huang-Tai* et *Feo-Chow* n'y prirent aucune part.

en triangle irrégulier, il s'avança cap à l'ennemi. Le cuirassé *Ting-Yuen* portait son pavillon.

Les Japonais accouraient, à toute vapeur, sur deux colonnes ; mais, constatant les dispositions de l'ennemi, ils prirent la ligne de file, en deux divisions et une arrière-garde, l'amiral au centre, en tête de la seconde division, montant le *Matsusima*.

Comme nous l'avons expliqué ailleurs, les Chinois possédaient la supériorité du cuirassement et du calibre ; les Japonais, la supériorité de la vitesse et du tir. L'amiral Ito connaissait sa faiblesse et ses avantages. Si un gros projectile, frappant normalement à courte distance, suffisait pour couler son meilleur navire, l'agilité de ses croiseurs lui permettait de combattre d'assez loin pour éviter les coups pénétrants ; le nombre des canons, la rapidité du feu, le rendaient maître d'accabler l'adversaire sous une pluie d'obus. Ce fut la tactique qu'il adopta.

Quelques minutes avant une heure (1), les canons de tourelle du *Ting-Yuen* ouvrirent le feu à 4,500 mètres, exemple qu'imitèrent les autres vaisseaux chinois. Mais leurs projectiles arrivaient court. Les Japonais, eux, attendirent, pour répondre, de s'être approchés à 3,000 mètres ; puis, conformément aux instructions de l'amiral Ito, il se portèrent en masse, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche du triangle que présentait la flotte ennemie. Ainsi, la moitié de cette flotte ne pouvait tirer sans risquer d'atteindre ses propres bâtiments.

Ting reconnut alors combien dangereux était son ordre de bataille. Il signala de se déployer sur une ligne unique. Le mouvement s'accomplit tant bien que mal.

Immédiatement les Japonais modifièrent leur attaque. Séparés en deux divisions, ils se mirent à longer la ligne chinoise, chaque division croisant ses feux sur un seul navire. La canonnade tonnait furieuse, mais avec des effets fort différents.

Dès le début de l'action, l'artillerie japonaise avait pris décidément le dessus : ses canons à tir rapide rendaient quatre coups pour un aux canons chinois, et tandis que la moitié des obus ennemis, mal pointés, se perdaient dans la mer, la plupart des siens touchaient efficacement le but. Aussi, lorsque par une manœuvre habile, deux ou trois croiseurs parvenaient à concentrer leur tir, qu'on juge quel orage de fer et de flammes tombait sur la

(1) Heure japonaise.

victime choisie. Les mâts militaires, les cheminées, toutes les tôleries volaient en éclats ; tous les bois, ponts, cloisons intérieures, embarcations, passerelles, s'embrasaient et flambaient. En cette bataille, huit vaisseaux de l'amiral Ting eurent le feu à bord, quelques-uns plusieurs fois. Supprimer le bois dans l'aménagement du navire de guerre devient une réforme indispensable depuis l'expérience décisive de Ya-Lu.

Il était deux heures. Pendant que la seconde division japonaise tâte le centre ennemi, la première, — *Yoshino*, *Takatiho*, *Akisu-sima*, *Naniwa*, — commandée par le contre-amiral Tsuboi, a gagné l'aile droite chinoise et engagé tour à tour les bâtiments qui la composent. Céder ou périr est pour eux la seule alternative. Le *Ching-Yuen*, après avoir éteint trois incendies, réussit à s'échapper ; le *Tsao-Yong* (1), moins heureux, dévoré de flammes, va s'échouer sur une roche de la baie : ses canonnières continuent la lutte jusqu'à ce que, s'enfonçant par l'arrière, il sombre en eau profonde. Presque au même instant, le *Yang-Wei*, foudroyé, vomissant des torrents de fumée, et roulant lourdement, allait se jeter à la côte ; le *Kouang-Ki*, une brèche au flanc, fuyait vers l'ouest, comme un oiseau blessé.

Victorieuse à droite, la première division, contournant la flotte ennemie, se rabattit sur l'aile gauche. Les choses y prenaient une autre tournure.

La petite arrière-garde japonaise s'y trouvait aux prises avec les grands cuirassés chinois.

Formée des plus faibles navires de la flotte, — la canonnière *Akaki*, le *Hi-Yei*, vieux croiseur de médiocre allure, et le *Saykio-Maru*, simple paquebot armé, — cette arrière-garde, dans la pensée de l'amiral Ito, ne devait prendre au combat qu'une part secondaire. Mais, entraînée par l'exemple et le succès des autres divisions, cédant au désir de faire aussi parler la poudre, hardiment elle vint canonner les deux cuirassés *Ting-Yuen* et *Chen-Yuen*, alors en tête de ligne. La bravade faillit lui coûter cher. Trois croiseurs, attirés par une proie facile, joignirent bientôt leurs obus à ceux des cuirassés. Malgré le tir défectueux des Chinois, le *Saykio* souffrait beaucoup, l'*Akaki* avait son masque d'avant percé, le *Hi-Yei*, en feu, manœuvrait péniblement pour s'éloigner du combat.

(1) Ce croiseur, un moment capturé à l'affaire du *Kowshing*, était parvenu à rejoindre la flotte chinoise.

Heureusement, un navire ami, le *Yoshino*, prit soudain sa place et couvrit sa retraite : la première division arrivait à la rescousse. Dix minutes plus tard, l'amiral Ito amenait la seconde.

Il s'ensuivit une mêlée générale, acharnée. Ting voulait achever le *Saykio* et l'*Akaki* ; Ito voulait les venger. Et il les vengeait. Des trois croiseurs qui ont attaqué l'arrière-garde, le *Lai-Yuen*, très maltraité, prend la fuite (1) ; le *King-Yuen*, criblé de projectiles, coule lentement avec tout son équipage ; le *Chi-Yuen*, lui aussi, après une fière défense, est envoyé corps et biens par le fond. Vingt fois, durant l'action, les torpilleurs ennemis, se glissant sous la fumée, avaient menacé les Japonais. Mais on les surveillait. Debout dans la hune, le capitaine de l'*Akaki* indiquait leurs mouvements au moyen de pavillons. Il était là, quand un obus coupe le mât : la hune s'effondre, le capitaine et ses deux matelots-vigies sont relevés fracassés, morts. L'*Akaki* tirait toujours. Entre temps, l'audacieux *Saykio*, hors de combat, le gouvernail brisé, échappait, par fortune, à la poursuite des cuirassés, esquivait deux torpilles et piquait dans le sud.

Trois heures et demie. Tous les croiseurs de Chine qui ne sont ni désemparés, ni coulés bas, ont fui. Tandis qu'on leur donne la chasse, le dernier acte du drame se poursuit, entre les cuirassés de l'amiral Ting et les garde-côtes de l'amiral Ito.

Celui-ci, évoluant sans cesse, tournoie autour de ses adversaires. Vainement s'efforcent-ils de le joindre : supérieur en vitesse, il les tient à 2,500 mètres, sous le feu redoublé de ses Canet et de ses Armstrong. La riposte, disons-le, égale presque l'attaque. C'est de part et d'autre un duel d'artillerie, un duel à outrance, dans lequel cuirassés et garde-côtes éprouvent des avaries et des pertes cruelles, subissent les horreurs du combat moderne. A bord des vaisseaux chinois, les blessés, les cadavres encombrant tous les postes ; dans les chambres de chauffe, où les manches à vent démolies n'envoient plus d'air, la température s'élève à 75 degrés centigrades, des mécaniciens meurent asphyxiés ; partout le choc des projectiles communique aux murailles d'acier des chaleurs imprévues : un officier, sortant d'une tourelle pour observer le tir, appuie la main au blindage, la peau reste collée au métal. A bord

(1) L'aide de camp japonais fait succomber le *Lai-Yuen* au Ya-Lu. Il a dû confondre avec le *King-Yuen*, car nous retrouverons le *Lai-Yuen* à Wei-Hai-Wei.

des vaisseaux japonais, les détonations se succèdent si rapides et si violentes, que l'équipage assourdi n'entend plus les commandements : les capitaines écrivent à la craie leurs ordres. Il y a du sang, des morts et des débris aussi ; sur le *Matsushima*, en particulier, qui semble être l'objet des *attentions* de l'amiral Ting. Deux obus, éclatant à la fois dans sa batterie, tuent ou blessent cent vingt hommes : le commandant est tué, le lieutenant tué, l'officier de canonnage littéralement mis en morceaux ; un premier coup d'enfilade déforme la volée de la pièce Canet, un second démonte un Armstrong et le lance avec tant de force contre les bordages qu'il y cause d'énormes dégâts. Par surcroît, l'incendie se déclarait à l'avant et à l'arrière.

L'amiral Ito passa sur le *Hasidate* avec son état-major, et la bataille continua.

Des deux côtés cependant les munitions commençaient à manquer. Déjà les Chinois ne tiraient plus que des projectiles pleins. A partir de quatre heures, le feu devint intermittent ; à cinq heures, le dernier coup de canon retentit.

Vers le soir, les croiseurs chinois *Lai-Yuen* et *Ching-Yuen*, la canonnière *Ping-Yuen* et les torpilleurs rallièrent les cuirassés. Écrasés sous leurs superstructures écroulées, couverts de ruines, le pont ensanglanté, ces derniers flottaient et manœuvraient encore. Leur bonne armure les avait sauvés.

La mer devenue houleuse et de gros nuages noirs annonçaient une nuit mauvaise, obscure, propice aux surprises des torpilleurs. Abandonnant le champ de bataille aux vaincus, les vainqueurs prirent le large.

Quand ils revinrent, le lendemain, à l'aube blanchissante, les restes de la flotte chinoise entraient dans Port-Arthur. Ito perdait l'occasion d'anéantir son adversaire, mais n'en régnait pas moins sur la baie de Corée.

E. Prampain.

CHRONIQUE DU MOIS

I. Congrès anti-maçonnique.—II. Les fêtes de Moscou.—III. M. de Bismarck et de Reichstag.—IV. Les Anglais en Egypte.—V. Au Canada.—Les élections.

Le Comité national français d'organisation du congrès anti-maçonnique a reçu du conseil central de Rome la lettre suivante :

Au T. R. P. Vincent de Paul Bailly, président du comité national français.

“ Mon Très Révérend Père,

“ Le comité central remercie bien sincèrement le comité français, des félicitations reçues à l'occasion de l'assemblée générale préparatoire au premier congrès anti-maçonnique international qui s'est réuni à Rome le 24 mai dernier. Les différentes délégations de sociétés catholiques de Rome qui assistèrent à cette réunion, se joignent à nous pour vous remercier.

“ Nous avons la ferme espérance, mon Révérend Père, que les liens de fraternelle amitié se resserreront de plus en plus entre l'élément laïque catholique des deux nations et rendront plus efficaces les efforts des deux comités pour combattre la secte ennemie de Dieu et de la société civile.

“ Nous espérons qu'un grand nombre de sous-comités qui existent dans les différents départements de la France nous enverront de nombreux représentants et s'efforceront de recueillir des adhésions parmi les notabilités du clergé et des laïques catholiques, spécialement parmi les personnages les plus illustres de la France catholique.

“ Bien que notre action soit purement catholique et que notre œuvre soit une œuvre de paix et d'amour qui tend à ramener au sein de l'Eglise nos malheureux frères égarés, il nous a été difficile jusqu'ici, à cause de grandes difficultés et de craintes mal fondées, de pouvoir déterminer le lieu du Congrès, mais nous avons la certitude de pouvoir, dans le mois prochain, en indiquer définitivement le lieu.

“ Dans la certitude que le comité national français secondera toujours nos efforts et sera uni à nous par les liens les plus sacrés de la charité fraternelle, je vous prie, mon Révérend Père, d'être l'interprète de nos sentiments auprès de nos chers collègues de Paris.

“ Daignez agréer, mon Très Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,
 “ De votre paternité, le très humble serviteur,

“ GUILLAUME ALLIATA, *président.*”

Nous regrettons vivement que le Canada français catholique n'ait pas, à l'instar de la France, son comité d'organisation du congrès anti-maçonnique. Il est très important que nous soyons représentés à ce congrès. On nous assure que M. J.-P. Tardivel, directeur de *la Vérité*, serait disposé à prendre part à ce congrès, si on lui en fournissait les moyens. Tous les catholiques éclairés qui se rendent compte du danger dont nous menace la secte maçonnique se feront assurément un devoir de concourir, dans la mesure de leurs moyens, à la lutte contre les sociétés secrètes, en envoyant leur contribution au fonds destiné à couvrir les frais de notre représentant.

* * *

Les fêtes du couronnement du Czar, à Moscou, ont eu le plus grand éclat. Les récits qui en sont faits nous montrent un peuple immense en liesse, plein d'enthousiasme, et uni de cœur à celui qu'il regarde non comme un maître, mais comme un père.

Malheureusement, un grand malheur est venu assombrir la joie exubérante de tout un peuple. A un immense banquet populaire offert à la foule dans les vastes plaines qui avoisinent la ville, une poussée formidable qui ne put être réprimée à temps, a fait des centaines de victimes.

Cette catastrophe a profondément affligé le Czar et son impériale épouse, qui ont aussitôt fait distribuer des secours aux familles des victimes.

* * *

Toutes les fois que la question de l'abrogation des lois édictées contre les Jésuites revient devant le Parlement allemand, on peut s'attendre à du tumulte. Remarquez que cette abrogation a été promise au Centre, c'est-à-dire au parti numériquement le plus fort dans l'Assemblée de l'Empire, depuis 1887. A cette époque, des négociations secrètes furent engagées par M. de Bismarck avec Rome, pour faire voter les diverses lois unitaires qui lui tenaient à cœur et que l'on ne voterait certainement pas aujourd'hui : témoin l'agitation particulariste qui se propage et se poursuit en Bavière, en Wurtemberg et même dans les pays rhénans.

Les démarches faites à cette époque auprès du Vatican par M. de Bismarck prouvent qu'il considérait lui-même le *Kulturkampf*, c'est-à-dire la politique de combat contre le catholicisme, qu'il avait inaugurée avec M. de Joly, comme une erreur sur laquelle il fallait revenir. Or, en politique, qu'est-ce qu'une erreur sur laquelle

on revient, que l'on désavoue, que l'on regrette ? C'est, pour parler le langage courant et vulgaire, une bêtise. Pour avoir prononcé le mot, et pensé la chose, M. Bebel a soulevé dans le Reichstag une véritable tempête de protestations. M. Bebel a dit que M. de Bismarck, en inaugurant le *Kulturkampf*, c'est-à-dire la guerre aux opinions, avait montré qu'il était un ignorant. Là-dessus, M. Liebermann de Sonnenberg a insulté M. Bebel, a insulté le président et provoqué des violences qui n'ont pris fin que par la clôture hâtive de la séance.

Nous nous garderions, au moment surtout où M. de Bismarck est souffrant, d'anticiper sur le jugement de l'histoire. Toutefois, sans émettre une opinion aussi brutale que celle du député socialiste M. Bebel, on peut juger excessive la susceptibilité des admirateurs de l'ancien Chancelier. Si M. de Bismarck ne s'était pas trompé lorsqu'il supposa que l'on pouvait fonder l'empire d'Allemagne sur la guerre aux catholiques, qui forment à peu près un tiers de la nation, il aurait épargné à son pays des mécomptes fort graves et à ses souverains des déboires cuisants.

Il s'est trompé aussi lorsqu'il a supposé que l'on pouvait annexer à l'Allemagne, l'Alsace et la Lorraine, sans troubler pour un siècle et plus les relations naturelles des Etats européens.

M. Bebel, en le supposant ignorant, est moins sévère que les hommes, plus respectueux en apparence, qui lui attribuent des calculs dont les résultats ont été démentis par l'événement et répudiés par lui-même. Conscient, M. de Bismarck est plus coupable qu'ignorant.

* * *

Les séances qui viennent d'avoir lieu à la Chambre des communes et à la Chambre italienne relativement aux communications diplomatiques échangées entre l'Angleterre et l'Italie au sujet de l'expédition soudanaise n'ont pas servi à resserrer l'alliance virtuelle de ces deux Etats. On a été très mécontent à Londres de la publication dans le *Livre vert* italien de certaines conversations du général Ferrero avec lord Salisbury, desquelles il ressort que l'expédition anglaise aurait été décidée uniquement sur la demande de l'Italie, et en sa faveur. MM. Curzon et Balfour ont protesté contre ce qu'ils ont appelé les "gloses" de l'ambassadeur italien, car il est certain que ses déclarations apportent un éclatant démenti à cette assertion britannique maintes fois répétée, que le mouvement envahissant des Derviches avait été le seul motif déterminant de la campagne du Soudan. L'attitude quelque peu insolite des ministres anglais devait produire une mauvaise impression à Rome, et le cabinet di Rudini en subir le contre-coup. Aussi les Crispiniens n'ont-ils pas manqué d'exploiter l'occasion qui leur était fournie d'avoir leur petite vengeance contre ce ministère si hostile à leur chef : ils lui ont reproché de contrister l'Angleterre en faisant un

usage immodéré des pièces diplomatiques. Les réponses du ministre des affaires étrangères et du président du conseil n'ont pas manqué d'habileté, et elles ont été empreintes de beaucoup plus de correction que celles des ministres anglais. Ils ont fait valoir cette raison que le pays en avait assez des équivoques et que le ministère, combattu par des publications artificieusement incomplètes, devait faire connaître l'entière vérité. Ils ont exposé ensuite, que si le gouvernement avait été obligé de s'écarter exceptionnellement des usages ordinaires en matière de documents diplomatiques, les relations n'en restaient pas moins fort courtoises avec l'Angleterre, et qu'au surplus, il ne convenait pas de discuter entre gouvernements du haut de la tribune parlementaire. L'incident a été clos, mais certains journaux ont tenu à faire savoir que la sanction de cet incident devait être la retraite de l'ambassadeur italien, et le Foreign Office annonce aujourd'hui une victoire sur les Derviches, comme pour rappeler qu'il y a toujours une expédition vers Dongola, quoique l'Italie n'ait plus besoin du concours britannique.

* * *

Les élections générales, au Canada, ont été fécondes en surprises.

Les provinces anglaises et protestantes se sont divisées presque également, ou ont donné de faibles majorités au gouvernement conservateur.

La province de Québec seule a fait triompher l'hon. M. Laurier et le parti libéral.

Sur soixante-cinq comtés, quarante-neuf ont élu les candidats libéraux.

Ce résultat surprend tout d'abord, quand on songe que le gouvernement conservateur s'était fait le champion de la cause catholique et française au Manitoba.

Il est évident maintenant que les Canadiens-Français ont eu confiance dans la promesse faite par M. Laurier de régler la question des écoles à la satisfaction de la majorité catholique, et qu'ils n'ont pas voulu laisser échapper l'occasion de mettre un Canadien-Français catholique à la tête du gouvernement canadien.

C'est le sentiment français qui a remporté l'élection.

M. Laurier arrive au pouvoir avec une majorité assez considérable et toute française.

Les avis sont très partagés sur l'effet de cette composition de la majorité. Les uns prétendent qu'elle fera la force du premier ministre, les autres y voient un élément de faiblesse et une menace de désagrégation.

Quoi qu'il en soit, à la tête d'une telle majorité catholique dont tous les membres sont engagés en faveur d'un règlement équitable de la question scolaire, M. Laurier ne pourra se soustraire au devoir qui lui incombe, celle de remplir sa promesse en rendant justice aux catholiques du Manitoba.

A TRAVERS LES LIVRES

Un mot sur les Visions, Révélations et Prophéties, par le R. P. POUPLARD. 1 vol. in-12. Prix : 25 cts.

Toute la presse, croyante ou sceptique, s'entretient de la Voyante de la rue de Paradis ; et, à côté des articles fréquents qu'elle lui consacre, elle annonce des brochures plus détaillées dont les milliers d'exemplaires s'enlèvent en quelques heures. Mais ces articles et ces ouvrages ne traitent pas complètement la question.

Voici donc un petit livre, un simple in-12 de 180 pages, que la librairie Téqui met en vente et qui fait beaucoup plus que de nous dire *Un mot sur les Visions, Révélations et Prophéties*, car avec des notions très précises sur l'illuminisme, le rationalisme, les visionnaires et les voyants, ainsi que les enseignements des meilleurs auteurs sur ces grandes questions, il nous entretient du merveilleux et des extases, de l'action satanique et des révélations privées dues surtout à des femmes, des signes qui en font reconnaître l'origine céleste, des règles d'interprétation, des épreuves et des contre-épreuves, et surtout des voyants modernes, sans oublier de nous citer des histoires nombreuses et vraiment extraordinaires que nous n'avons pas lues sans une vive émotion. En passant, il ne dédaigne même pas de s'occuper de la prétendue prophétie d'Orval, qu'il réduit à néant, avec documents officiels à l'appui.

Lire ce qu'on a écrit aujourd'hui sur la nouvelle Voyante et le pseudo Gabriel revêt certainement un très grand intérêt ; le *Mot sur les Visions, Révélations et Prophéties* élargit considérablement la question, puisqu'il cite dans leurs détails d'autres noms et d'autres faits qui eurent un plus vaste retentissement, et qu'il donne ainsi des exemples et des récits dont l'importance est de beaucoup démultipliée.

L'ouvrage que nous annonçons est donc en toute vérité l'indispensable complément des articles actuels de la presse, et le guide le plus assuré de quiconque veut connaître la doctrine pratique nécessaire pour discuter et juger. Prenez donc et lisez : si la Voyante perd ensuite de son prestige, c'est que tout son merveilleux est loin d'avoir l'envergure de celui de ses devancières.

Les causes et les remèdes du Socialisme, par M. A. Onclair, prêtre. 1 vol. in-12, chez P. Téqui, Paris, et chez les libraires de Montréal. Prix : 50 cts.

Le socialisme est la synthèse de toutes les impiétés, de toutes les absurdités philosophiques, de toutes les extravagances économiques et sociales qui gisent au fond du système libéral ; il est le fils légitime du libéralisme, qui lui-même a été engendré par le rationalisme. Il envahit aujourd'hui la société moderne, merveilleusement disposée à tomber sous son joug dégradant. Il est le fléau dont Dieu se sert pour ramener le monde dans les voies du vrai et du bien, en d'autres termes, du catholicisme, dont il n'aurait jamais dû sortir. Telles sont les vérités que l'auteur s'est efforcé de mettre en lumière dans ce livre. Dans la première partie, il montre les causes du socialisme : 1° le rationalisme ; 2° les principes et les agissements de l'Etat moderne au point de vue politique, religieux, moral et économique ; 3° l'internationalisme ; 4° la franc-maçonnerie.

Dans la seconde partie il donne les remèdes contre l'hérésie socialiste.

Dans le même format et au même prix, la librairie Téqui publie une charmante nouvelle de Mlle Gabrielle d'Ethampes, intitulée : *La Dame au voile blanc*. L'éloge de Mlle d'Ethampes n'est pas à faire, ses œuvres dans ce genre sont connues et peuvent être mises entre toutes les mains. Nous recommandons donc avec plaisir son nouveau livre à tous ceux de nos lecteurs qui aiment ce genre d'ouvrages.